

mémoires

de

français



un poilu en 1918

*Tous ces enfants de la Gaule
Marchant sans trêve et sans repos
Avec leurs fusils sur l'épaule,
Courage au cœur et sac au dos (...)*

EXTRAIT DE CHANSON (SAMBRE ET MEUSE)

FRANÇOIS BRILLAUD

Mémoires



Un poilu en 1918

F. Brillaud



Pour indices biographiques :

FRANÇOIS BRILLAUD

NÉ LE 18 AVRIL 1878 - † LE 2 DÉCEMBRE 1954

IL FUT MAIRE DE MARGERIDES (CORRÈZE) DE 1913 À 1939.

IL SE MARIA À MARIE BESSE ET EUT QUATRE FILLES :

MARIE-ROSE, GERMAINE, BERTHE ET MARTHE.

MÉMOIRES UN POILU EN 1918

En privilégié des nouvelles secrètes, je reçus une dépêche ce même jour d'avertir les propriétaires de chevaux de les tenir à la disposition de la réquisition pour l'armée ; à cette date en d'autres régions, l'Est par exemple, à ce moment-là, cette réquisition était commencée, c'était des signes sombres à l'horizon...Serait-ce la guerre ? Non sans doute, on a vu des tensions aussi vives (31 juillet). Dépêche nouvelle pour préparation de la colle pour les affiches de mobilisation ! C'était grave, du coup ?

En petit cultivateur, j'étais en pleine fenaison, quatre ou six jours et je passais à la moisson. Mais du coup, sans explication à ma femme, à ma mère, je leur fis comprendre que les blés étaient mûrs, nous allons laisser les foins ; toute la journée du 31 juillet nous moissonnions en plein soleil, moi personnellement surexcité pour beaucoup de motifs, j'attendais ce quatrième bébé de ma petite femme, il ne fallait pas la brusquer. Vers les quatre heures du soir, j'entends une auto... lancée à toute vitesse venant de Bort, chef-lieu de canton, dix minutes et j'aperçus un quatrième courant à travers les blés dans ma direction, qu'un voisin lui avait enseigné. J'étais renseigné avant d'avoir causé avec lui : c'était cette fois-ci la mobilisation !!!

Je partis à cheval ; à 5h30 les affiches étaient apposées aux endroits désignés, les cloches sonnées dans toutes les communes de France, chacun contenant sa pensée pour ne pas alarmer les siens, moi particulièrement, on se disait : ce n'est que la mobilisation, ce ne sera peut-être pas la guerre !

Le premier jour de la mobilisation était le dimanche 2 août 1914 ; mon ordre était de joindre la caserne de la gendarmerie à Ussel. Réquisition : chevaux et voitures le deuxième jour, 3 août, nous partions d'Ussel à 5h du soir pour Limoges en quatre étapes, vingt-cinq conducteurs, vingt camions, une quarantaine de chevaux ; ce même soir, nous couchions tous dans le foin d'une ferme entre Ussel et Meymac, presque partout nous fûmes bien reçus.

Toute ma famille m'avait accompagné, à l'exclusion de ma chère Marie qui était fatiguée. Elle avait cru que ma mission terminée je rentrerais pour quelques temps, et je la laissais dans cette illusion. Je dis avant de partir au revoir à toute ma famille, c'était le dernier avec mon frère Noël, dont j'ai visité la tombe plusieurs fois depuis. Au moment où j'écris, elle est peut-être occupée par les Allemands.

Rien de bien intéressant durant le trajet d'Ussel à Limoges, je signalerais cependant qu'à notre halte la plus près de Limoges, je ne nomme pas la localité, mais nous eûmes affaire à un petit adjoint du maire de l'endroit, et dans sa localité de 3000 habitants, il n'eut que de la paille et des planches à nous offrir... Il avait 35 ans, nous étions presque tous des R.A.T... Je lui dis ma pensée un peu violente, lui fis remarquer que s'il était de passage chez moi, si j'étais en civil comme lui, je lui aurais plutôt cédé mon lit, le secrétaire m'avouant qu'il était... socialiste, cet adjoint... Tous ne sont pas ainsi heureusement ! J'en rendis compte aux gendarmes, plantons dans l'endroit, ils haussèrent les épaules dans un sourire confus ! L'adjoint était mobilisable quelques jours après, sans doute il aura couché sur le dur lui aussi. Mais

définitivement nous trouvions tous des lits que les habitants étaient heureux de nous offrir, les uns gratis, les autres en payant.

En arrivant à Limoges, y connaissant un camarade, j'allais lui dire bonjour. C'est sa femme, boulangère, qui me reçut bien gentiment, me dit que son mari était au 52^e à Angoulême. Nous fîmes un copieux dîner dans un bon restaurant avec champagne ; plusieurs y allèrent d'une chanson patriotique, la plupart rentraient de nouveau chez eux, aussi ils voulurent faire les frais. Je les laissais faire, étant de mes connaissances. Plusieurs de mes amis à Margerides m'offrirent de l'argent, sachant très bien qu'un petit cultivateur n'a toujours pas de grande disponibilité en élevant sa famille. Ce sont des souvenirs affectueux et confiants qu'on n'oublie plus. J'avais un camarade qui devait rejoindre le 21^e régiment d'artillerie, moi le 34^e groupe territorial à Angoulême : nous voyageâmes ensemble, contents car avant de partir de Limoges nous apprenions la prise de Mulhouse par l'armée française. Nous vîmes passer les trains bruyants à intervalle régulier. C'était le frisson patriote qui traversait tous les cœurs. Nous assistâmes à un récit d'un patrouilleur qui avait une permission supplémentaire, pour avoir fait plusieurs prisonniers, des premiers ? Je visitais les casernes du 52^e et du 21^e à Angoulême et je repris le train pour Périgueux, où était le vrai dépôt du 34^e. Au bureau de la mobilisation, je fus versé à la 66^e batterie, quartier du grand séminaire ; les effectifs étaient nombreux, trop peut-être. À cette époque de travail, je dus coucher plusieurs semaines en ville, toutes les chambres étaient prises. Mes premiers camarades : Valentin, Veillon, Personne etc... Tous les jours ou presque nous faisons des promenades à cheval, aux environs de Périgueux, la ville, tout est charmant, l'originalité de ses vieilles arènes, de ses châtaigneraies, de ses côteaux de vignes, comme ceux de Lardimalie- surtout le vin blanc « Château de Lardimalie » à 18km de Périgueux (Gare St Pierre de Chiniac, ligne Périgueux-Brive). Avec un copain, j'y allais à cheval, reçu par une charmante cousine et

toute sa famille, nous visitâmes le château artistique - qui est plutôt un musée personnel, et les chaix qui m'intéressaient.

Nous fûmes ensuite casernés au Château de Cablanc, dépendance du grand séminaire (Nord-Ouest) de Périgueux, perché sur une colline au milieu des taillis, des vignes, des châtaigneraies...Y menait un sentier donnant sur une petite rue de Périgueux, bordée de jardins jolis, de maisonnettes coquettes, l'une d'elles habitée par des amis, un employé des Postes retraité, sa femme très aimable, leur demoiselle, gentille, bien élevée. J'y étais reçu en ami intime, c'était un réconfort puissant, souvent j'allais faire une partie de Dames, une manille, déguster des Marennes, des Arcachon, même une volaille renommée du Périgord, un dindonneau truffé, un abattit d'oie en conserve, spécialité du pays. Promenade l'après-midi, piloté par eux, agaçant Mlle Hortense sur de futurs prétendants, sous-officiers de mes amis du 34^e, visite de la cathédrale, du musée militaire... Je doutais presque que ce fut la guerre !

Un jour, voulant offrir un bouquet à mon chef de détachement, je m'adressais à une jardinière bordant la rue où nous passions journallement, elle-même vint les cueillir toutes fraîches : les roses, les dahlias... une grosse gerbe. Quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'elle me refuse mon argent : « Pour vous c'est gratuit ! », dans un sourire, une gentillesse de Périgourdine, de Française plutôt. Elles ne vendent pas les fleurs à un soldat. J'y envoyais notre cuisinier acheter les légumes.

Un soir, c'était vers la fin d'octobre, je reçus une dépêche anxieuse : « Femme très malade, viens vite ». J'étais surexcité, vivement inquiet (quoique ayant dicté cette formule moi-même). J'allais trouver mon chef de corps en vue d'obtenir une permission. Je devais avoir un fils ou une fillette de plus. Mon Commandant me répondit « il n'y a plus de permission ». J'expliquais mon cas, y mettant toute mon éloquence, mon désappointement était visible. Énergiquement, durement :

« je vous accorde trois jours exceptionnellement ! ! ! ». Je partis sans permission avec une inscription sur ma dépêche. Depuis, je crois que je serais parti même sans permission ! A mes risques et périls ! Aujourd'hui aussi, pour un tel motif, on a une permission supplémentaire.

Je me rappelle mon arrivée anxieuse : c'est ma mère qui m'a reçu. « Tout va bien, va ! ». Nous avons une petite fille de plus. J'avais deviné lui dis-je, vous me l'auriez crié plus tôt...

Ma petite Marthe, elle compte aujourd'hui jusqu'à... cent vingt-huit et cent vingt-huit = 256 !

Ma petite femme aurait voulu un garçon pour le papa : nous avons quatre fillettes pleine de santé.

Je me rappelle avoir rencontré à Cablanc une Autrichienne, une Allemande, faisant partie des internées de puissances ennemies. Elles avaient des heures de liberté, tâchaient de se renseigner sur l'idée, le moral des troupes, dans la mesure du possible ! En promenade, elles causèrent avec nous, et cette dernière qui se disait institutrice en Allemagne. La presse française nous disait alors qu'en instruction primaire, on cherchait en Allemagne à infuser aux élèves la haine des Français (c'est le contraire ?) Je ne la crus pas et depuis ces sentiments se sont fortement accrus. J'ai la forte conviction du contraire en effet.

Je fis plusieurs voyages de Périgueux à Ussel, par Brive et Tulle. C'est à Périgueux que j'eus la visite d'un de mes beaux-frères. Tiré à l'ennemi le vingt-cinq septembre 1915, à l'attaque de Thélus. De temps en temps partaient des détachements d'hommes, de chevaux, en renfort pour le front : c'était la bataille de la Marne. Avec un Lieutenant chef de détachement, je partais avec deux cents hommes et soixante chevaux. Nous étions le 6 septembre 1914, l'ordre était pour Vitry-le-François. C'est dans les environs qu'eut lieu le premier choc. Nous passâmes par Troyes, arrivant dans la nuit à Vitry-le-François. La gare, sens dessus dessous, toute

démolie, reprenait son mouvement. Parmi les décombres, nous fîmes demi-tour, dirigés sur Châlons-sur-Marne, traversant de malheureux patelins fumant encore, des wagons renversés dans un ravin, des trains entiers brûlés sur place plutôt que de les abandonner à l'ennemi sans doute. Nous arrivions à Châlons le 8 septembre, entendions le grondement du canon dans le lointain. On débarque. Je prends la colonne à cheval, direction (Suippes ?). Les Allemands avaient reculé, poussés par les nôtres. On remarquait des tombes fraîches par-ci par-là, un havresac, un képi comme insigne, quelques fleurs naturelles flétries. Les champs couverts de meules de blé, d'avoine éventrées, pourrissant sous la pluie, des chevaux par-ci, par-là dans les fossés, gonflés énormément... Un que je remarquais, quoique raidi des membres, il tournait ses yeux pour regarder les passants. Suippes fermé à moitié, démoli, brûlé ; c'était 11h du soir, nous devions camper à la ferme de la Joncherie, vaste ferme à grandes et nombreuses écuries ; on s'installa comme on pu. Le crépitement des mitrailleuses, des fusils était proche, nous apercevions dans un coin de la paille, un petit chasseur à pied qui semblait dormir profondément : en effet il était mort depuis hier peut-être.

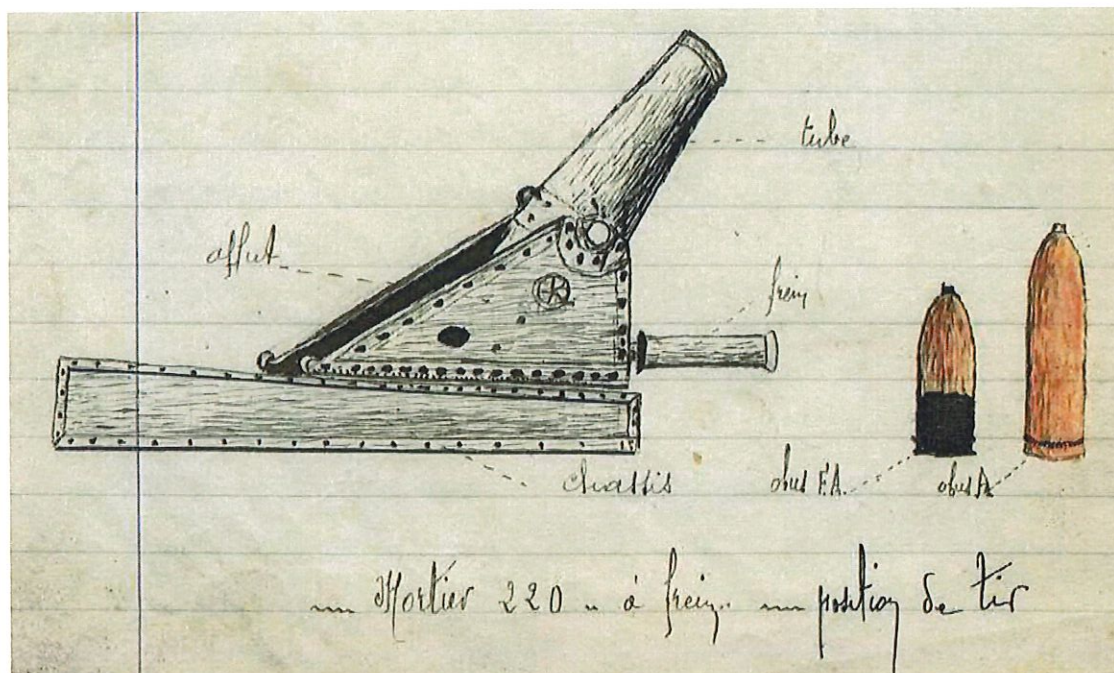
Nous devions repartir à quatre heures du matin, un guide vint nous chercher pour nous conduire auprès du colonel du 34^e dans des sapinières rabougries, ou des pins plutôt. Du camp de Châlons, je retrouvais les camarades de la 5^e batterie, que j'avais connus au camp de la Braconne à ma période d'exercice. Comme je les trouvais changés, devenus sérieux, vénérables dans leurs uniformes boueux, leur barbe de vingt-cinq ans broussailleuses ! Ils avaient tous monté en grade, riaient, me chargèrent de lettres pour leurs familles, car je revenais au dépôt, ramenant des hommes, des chevaux affreux montrant tous leurs os. Retirés en arrière sur Mourmelon, nous cassâmes la croûte, bûmes deux doigts de Champagne, et repartîmes sur Châlons, passant par le camp Attila (petit camp contigu au camp de Châlons ; les Allemands avaient démoli là un monument, je crois qu'il était élevé à la mémoire

de l'inspection des troupes Françaises par le tsar Nicolas II) qui était couvert de douilles, de baïonnettes, de fusils brisés ; la lutte avait dû être terrible par là, un monument à l'entrée du camp : l'ennemi l'avait fait sauter, il devait lui déplaire. Plusieurs hectares de terrains couverts de matelas militaires à demi enfouis dans la boue, les chariots avaient passé dessus. Nous bûmes un bouillon à Châlons et repartîmes pour Périgueux. Dur de rencontrer des blessés dans la gare durant notre retour !

J'étais en permission agricole, arrivé de la veille, quand je reçus une dépêche (circulaire ministérielle n°3191 du 10/03/15) : rejoindre immédiatement pour changement de régiment. Je passais dans mon ancienne armée : « artillerie à pied ». À Périgueux, nous eûmes notre feuille de route pour Briançon, Hautes-Alpes. Nous étions une trentaine. J'arrivais à Briançon le 29 mars 1915, ayant visité Lyon, Grenoble ; la neige couvrait encore les montagnes ; dans les rues de la ville, par endroits, des monceaux de plus d'un mètre d'épaisseur. Nous fûmes casernés à l'usine de la Chappes provisoirement, nous montâmes passer la visite au Fort des bêtes. On apercevait la fumée du fort italien « le Chaberton », à plus de 2000 m d'altitude, comme « le Janus » chez nous, qui ne reste que deux mois sans neige. L'hiver, le ravitaillement des occupants se fait par câble aérien. Joli pays pour excursionnistes en juillet-août : à des endroits durant ces deux mois à 2000 m d'altitude, on peut cueillir l'Edelweiss des Alpes. On nous habilla en hâte et nous repartîmes pour Grenoble, où j'étais versé à la 15^e batterie territoriale, au fort de Camboire, où je restais deux jours, étant versé à la 1^e batterie active du 11^e groupe de Grenoble (12 avril 1915).

Fort de Montavie dominant la belle vallée du Grésivaudan, traversée par l'Isère et le Drac qui se réunissent en aval Sud-Ouest de Grenoble. En bas du fort, le village de Cavernolles : cent ans plus tôt en 1814, Napoléon y déjeunait, revenant de l'île d'Elbe ; un tableau au musée le montre aux

portes de la ville. Petit vin délicieux aux environs. Vers le commencement de mai, nous partions pour le front en nous arrêtant à Lyon, logé sous le marabout. Place Jean Macé, nous fîmes la manœuvre de nos pièces, que nous devions prendre à l'arsenal de Lyon : Mortiers de 220 sur plates-formes métalliques.



Nous embarquons à la gare de la Mouche à destination de la Somme ; nous débarquons à Doulleus pour nous fixer à Beauval (Somme). Le soir du débarquement, un dirigeable français planait sur la gare. Avec les camarades, nous nous mettions en quête d'une popote, d'une chambre. Nous trouvions une brave femme très propre, qui nous fis notre manger ; nous achetions nos suppléments, nous buvions la bistouille (mélange d'eau, de vin et de café, qu'on vous sert à toute heure dans la Somme ! Les femmes la boivent aussi bien que les hommes) en famille. La bistouille est très goûtée dans le Nord de la France, où le vin est toujours à un prix élevé. Nous étions

considérés presque de la maison ; il se trouvait deux demoiselles dans la maison, nous étions deux célibataires, deux hommes mariés ; ces deux derniers nous trouvâmes une chambre bien propre à dix francs par mois. On nous le faisait bien gentiment, il se trouvait deux filles aussi dans la maison, elles nous invitaient à boire du cidre. Je constatais que le sexe féminin avait beaucoup de liberté dans le pays. J'appris plus tard que certains de nos canonnières avaient une correspondance suivie, d'autres avaient courtisé fort ; plusieurs morts aujourd'hui s'étaient fiancés. Beauval a une population d'environ 4000 habitants, plusieurs usines de chaussons. J'obtins ma première permission du front à Beauval (7 jours). La bonne femme se leva à quatre heures du matin pour me faire le jus ; les demoiselles de l'endroit où je logeais me firent un colis de fruits pour mes fillettes. Pauvre Beauval, à cette heure, il est peut-être occupé par l'ennemi ? Je ne revis pas Beauval à mon retour : ma batterie était cantonnée à Fouencamp, notre matériel était à Camon, banlieue d'Amiens.

La batterie était désignée pour faire des tranchées et des emplacements de batterie aux environs d'Albert. Je fus laissé pour charger le matériel, une vingtaine de wagons. Nous restions une semaine à manger des lapins de garenne, des poissons, des canards sauvages : j'avais de bons chasseurs. Nous couchions sur des sacs d'avoine comme matelas, nous allions boire des bocks, la bistouille... Les cafés étaient nombreux. Je reçus l'ordre d'embarquer à Amiens : je logeais trois jours à Camon chez le rédacteur des Postes, une jolie petite villa. Camon est très intéressant, avec ses jardins entourés de canaux : on y conduit le fumier, les légumes en péniche. Il s'y trouve même un cabaret assez achalandé, au milieu du lac ; on y va en péniche. J'avais un Marseillais, marin, qu'est-ce qu'il m'a fait rire, logeant chez une vieille maraîchère qui l'appelait « mon officier ». Il avait des galons de Maréchal des logis ! Nous partîmes d'Amiens pour Noisy-le-sec ; là, je reçus un ordre pour Valmy. Nous débarquâmes nos canons, nos chariots, et allèrent installer nos tentes au Sud de Valmy, à mi-colline où est érigée la statue de Kellermann avec son inscription de

Goethe : « De ce lieu, de ce jour date une nouvelle époque ». Nous vîmes aussi l'emplacement du moulin d'où il commanda la bataille de Valmy.

Nous reçûmes quelques grosses averses, mais nous avons un peu de paille. Nous installâmes nos tentes par huit. Les marmites n'arrivaient pas à Valmy, et ce n'est que plus tard que Valmy fut bombardée par avion (la gare, l'hôpital militaire). Nous partîmes pour la position sac au dos ; elle se trouvait en avant de Minaucourt, dans le ravin du commandement, à côté du ravin des cuisines. À notre droite, la main de Massiges, l'ouvrage de la défaite, maison de Champagne ; en face de nous, à 1200 ou 1300 mètres, la trop fameuse ferme de Beauséjour qu'on peut dénommer Ferme de la mort ; la butte du Mesnil, entourée de tranchées à noms fameux. Le capitaine désigne nos logements ; j'habitais avec le petit Druz Sooff, savoyard très gentil. Un taudis dans la craie, sans consolidation, recouvert avec une grande porte bien jointe qui faisait toiture, un peu de terre par-dessus. Un de nos canons en contrebas, en face de notre porte, à une distance de dix mètres. Le soir avant de nous coucher, il fallait sortir la terre de dessus notre lit avec une pelle, car aux vibrations des départs, la craie dégringolait de partout ; nous avons des rats en multitude, qui nous mangeaient nos provisions, même suspendues par une ficelle au plafond. Un soir de clair de lune, dans un grand escalier, j'en vis de si nombreux et de si gros que j'en étais vraiment effrayé. Je ne savais pas où mettre le pied, de peur d'être mordu.

Le ravin avait une largeur d'environ 150 mètres. Derrière, nous en sapes, les batteries de 75. Quelle musique lorsqu'elles se mettaient à cracher leurs coups secs se mélangeant aux grosses voix de nos 220 ! Les marmites ennemies courtes, tombées sur la colline en avant de nous, les coups longs, dans la vallée, sur les batteries de 75... Un jour, assis sur mon lit à faire une cigarette, tout le monde fume pour chasser le cafard. J'entends un sifflement bien près de ma frêle toiture : il éclata à sept ou huit mètres de ma porte, en contrebas. Ayant entendu l'éclatement, j'allais voir le trou.

Il avait rencontré un rondin de l'emplacement de l'une de nos pièces, n'avait remué que quelques brouettées de terre. C'était un 77 allemand, un rien au dire même de l'infanterie. Un autre tomba un jour sur un abri non fini (une seule couche de rondins). Celui qui reçut le coup fut coupé net mais ne céda pas, maintenu par les autres, mais la terre dégringole et les habitants de la cania eurent peur. Comme elle se trouvait à côté du logement de l'officier commandant, il fallut mettre de la terre encore sur son abri.

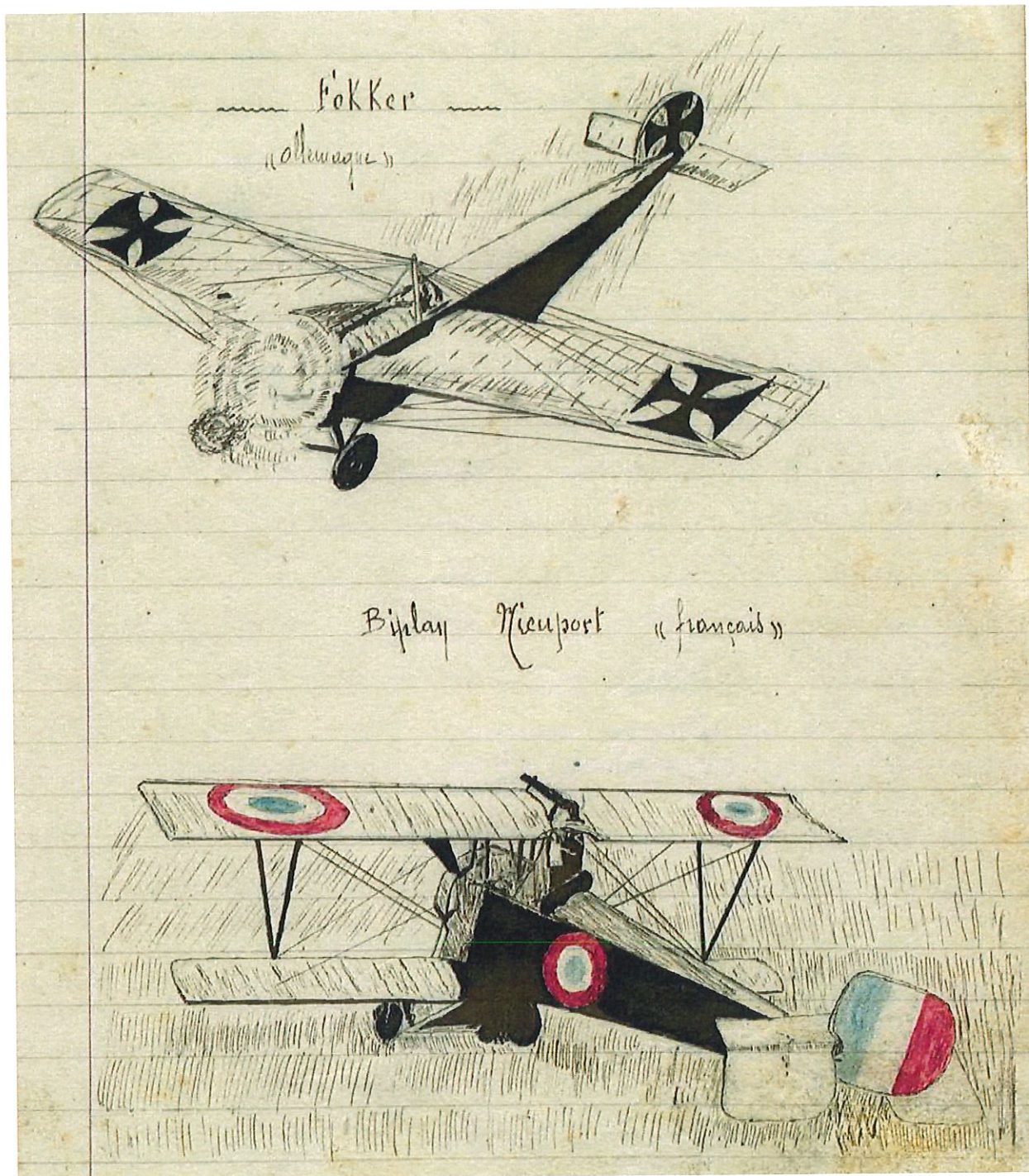
Le plus énervant, c'était la nuit : le bruit assourdissant de la canonnade répété avec l'écho par l'étroite vallée, les pelonades,... pelonades... Après le sifflement sinistre, on s'aperçoit ainsi si ça tombe près ou loin, et l'on ne peut dormir. Du coup, votre pensée s'en va tumultueuse. Humidité à l'œil qu'on retient et qui s'échappe malgré tout, la vision de sa femme bien-aimée qui doit dormir, ou rêver à cette heure tardive, ses petites têtes bouclées toutes petites... L'une a juste un an ; la plus âgée ne se rappellera même plus du papa après un laps de temps un peu long ; et la maman à cette nouvelle affreuse, ne pouvant même donner un dernier baiser... Oh, je voulais chasser ces idées que chacun a sans doute, et elles revenaient à chaque vibration du terrain sous le choc. La journée, c'est moins terrible. Je suis de ceux qui voudraient devoir mourir, sentir un baiser d'au revoir de ma Marie chérie, de mes fillettes bien aimées ; et cependant, combien n'auront pas cette suprême consolation...

Je fus désigné pour construire un abri sous-terrain dans la petite colline (Est) de Minaucourt. J'y partis avec 15 hommes ; nous installâmes un abri provisoire avec des tôles ondulées ordinaires et nos toiles de tente. Là, nous faisons souvent le soir jusqu'à 11h la manille, la bourre sur nos lits. Un soir providentiel sans doute (c'était pour nous et ce ne fut pas pour nous), nous n'avions plus d'éclairage, ce qui arrivait souvent. Il fallut se coucher. Un 105 fusant nous aspergea entièrement, mais étant couchés derrière un

monticule de terre, il n'y eut que les balles qui traversèrent les tôles et nos toiles de tente, en ricochant vers la terre, passant au-dessus de nos corps et de nos pieds à une dizaine de centimètres. Nous fûmes protégés par le terre-plein, et personne n'eut de mal. Nous entendîmes comme si quelqu'un avait jeté une pelle de sable sur notre toiture. Tout de suite après l'éclatement, allumant un briquet, je vis nos tôles percées en écremoirs ; heureusement, les manilleurs n'avaient pas joué tard ce soir-là...

Les uns allèrent loger dans la sape commencée, beaucoup restèrent quand même. Une autre fois, étant derrière un gros arbre, un 210 allemand éclata à une quinzaine de mètres, mais étant surélevé, le déplacement d'air du passage de l'obus me fit comme un choc à la poitrine. Passant à ma hauteur, nous avions trois boyaux qui passaient par la batterie pour monter aux premières lignes. Nous en étions à 2000, 2500 tout au plus, nous avions au moins quatre observatoires, desquels on voyait les tranchées, les ouvrages allemands. Les tranchées faisaient des lignes blanches sur le terrain, comme les rivières, les canaux sur une carte.

Juste je me trouvais avec Marins de Marseille. Le 22 septembre, nous faisons des réglages : quel cataclysme ainsi sous les obus, et quel vacarme ! C'était l'attaque de Champagne, « septembre 1915 », la préparation pour le bombardement qui dura plusieurs jours. Plus de cinquante batteries tiraient sans relâche, chacune sur son objectif. Certains observateurs m'ont certifié qu'ils ont vu des Allemands sauter à 30 mètres de hauteur. C'était impressionnant à faire frémir la nuit, avec toutes ces lueurs, le ciel paraissait embrasé. Je me rappelle une de ces journées où ma fusée tira plus de deux cents coups de canon à obus allongés (modèle 1909 ou 1898) ; les hommes étaient noirs comme des charbonniers, en bras de chemise. Un servant chargeait l'obus seul, le prenant entre ses bras, le poussant avec son ventre. C'est à cette position qu'un soir, je vis une vague de liquide enflammée



Fokker «Allemagne» et Biplan Mieuport «Français»

dans le voisinage de la butte du Mesnil, une vague de feu haute de 15 à 20 mètres sur plusieurs centaines de mètres. Quelles monstruosité pour des êtres humains : les gaz asphyxiants, les lacrymogènes dont les premières odeurs ne déplaisaient pas, mais attention aux yeux !! Il faut avoir son masque. Aujourd'hui, ils ont été changés en plus terrible. C'est là aussi que je vis un avion allemand descendu par un Nieuport français.

Le 26 septembre 1915, c'était mon tour de marcher : j'eus l'ordre de partir vers les 11h du soir avec une corvée de trente hommes pour aider à finir la position de batterie n°... (!! je ne sais plus). Un camarade, avec une carte, me montra où ça se trouvait à peu près. Je partis alors qu'il ne faisait pas très sombre. Nous trouvâmes bien une position... mais complètement finie ! et pour avoir le cœur net, nous continuâmes en passant par le fortin et la ferme de Beau-séjour. Quelle impression ! Chaque route avait ses rangées épaisses de tombes blanches, si nombreuses... Et je crois que ces pierres de craies (chaque tombe ayant une rangée circulaire tout autour de pierres en craie, la seule de la région de Champagne) produisent une lumière phosphorescente, que venaient illuminer les fusées éclairantes françaises et allemandes.

Nous suivîmes longtemps la route ainsi à 400 ou 500 mètres des lignes avec le tic-tac des mitrailleuses, ou les pan...pan !...isolés des coups de fusil, suivis de jst...jst ! À un certain moment, mes hommes ne voulaient plus avancer. C'était compréhensible, cependant j'entendais parler pas loin... J'allais seul : c'était un adjudant avec une équipe qui finissait un ouvrage d'infanterie. Il me dit le danger que nous avions couru en passant ainsi tranquillement sur la route. De même une sentinelle me dit que nous étions à vol d'oiseau à 200 mètres des Allemands, que personne ne passait sur cette route, qu'une tranchée qu'il nous montra était installée tout du long de la route... Nous le suivîmes en faisant demi-tour pour rentrer, et je remarquais, ainsi que mes hommes, l'odeur

cadavérique qui s'en dégageait. Plus tard, je sus qu'on avait été obligés de couper par des cimetières pour revenir. Nous rentrions après une promenade de 3h1/2 impressionnante, que je ne souhaite à personne, même si nous n'eûmes aucun mal.

Nous avions attaqué, après un bombardement terrible. En quelques heures, le Main de Massiges et le Mont Têtu étaient enlevés, les fantassins montés doucement à plein boyaux en renfort, les prisonniers allemands affluaient en sens inverse par le boyau d'évacuation, les blessés et ceux qui pouvaient marcher aussi. Nous leur demandions s'ils n'avaient pas d'eau... car ils étaient sales, pas rasés ; certains parlaient français ; presque tous avaient l'air de gens contents, dans un sourire de satisfaction d'être sortis de la fournaise. Mon petit camarade Druz, avec quelques hommes, fut chargé d'installer un fil téléphonique de la position à un observatoire allemand, que le Lieutenant avait trouvé avec des hommes. Il installait du fil téléphonique le long de la tranchée avec des crampons. À un embranchement des tranchées, leur bobine embrouillée, furent-ils aperçus étant sept ? Un obus fusant en tua cinq dont mon camarade Druz. Nous couchions dans la même cania, le brave et bon garçon... Un sixième fut gravement blessé. Il ne mourut cependant pas, mais nous ne l'avons pas revu.

L'observatoire dont il s'agissait était en forme de tourelle en ciment armé, avec l'inscription « Von de Minaucourt », étant très bien connu des Allemands qui le marmitaient régulièrement, par salves de quatre coups. Ils étaient parvenus, à mon départ, à l'ébrécher et à le déterrer.

Le Capitaine y envoyait beaucoup les hommes en punition ; je doute que ce fut une bonne manière de faire de bons observateurs. On essaya d'aller chercher leurs cadavres, pour pouvoir les mettre en bière et les enterrer dans un cimetière, mais ceux qui furent envoyés les chercher ne les trouvèrent plus. Une équipe de génie était chargée d'enterrer les morts, les grands blessés, évacués ensuite par Minaucourt, où

existait un poste de secours. Nos hommes furent enterrés près des tranchées qui vont au Mont-Têtu.

Dans cette région aride de la Champagne, un rayon de soleil sèche la terre, mais aussi des gouttes de pluie la transforment en une indéfinissable boue blanche, les routes deviennent des rivières de boue... Pensez alors ce que sont les tranchées en hiver !!!

Je fus ensuite relevé, ainsi que plusieurs camarades, par de plus jeunes. Nous arrivions à Grenoble le 11 novembre, poussiéreux et vraiment poilus, avec plusieurs hommes qui avaient de mauvais souvenirs de la bataille de Champagne. Vers le mois de décembre de la même année, j'étais volontaire pour conduire un détachement à mon ancienne batterie. Je les trouvais à la même position, mais quelle différence ! : la boue avait grossi, grossi... De Minaucourt pour aller à la batterie, parfois l'épaisseur atteignait plus de 0,60 m ! Les camarades étaient des monceaux de boue. Que devaient être les fantassins en première ligne ? Personne ne se plaignait pourtant ; l'un me disait : « je suis du premier tour », l'autre « encore un mois ! ». Je revis Vergemoulin, son ruisseau boueux, la fontaine, l'amour tout près de Minaucourt. Les fils barbelés, la route qui était devenue une véritable rivière de boue ; on marchait péniblement.

Je fis route avec un Sous-lieutenant d'infanterie qui avait conduit un détachement aussi, ce qui nous valut une camionnette qui nous enleva de la boue : quel soulagement !

Nous embarquions le soir pour Sainte-Menehould. J'avais un saucisson, le Lieutenant un poulet, mais impossible de trouver du pain dans une boulangerie. Nous bûmes assez d'apéritifs, mais nous étions obligés de manger nos provisions sans pain...Des soldats me renseignèrent...Je m'adressais à une gentille dame de la Croix-Rouge, très aimable. Elle me reçut avec un sourire, me donna une boule, du chocolat en quantité ! Nous étions sauvés ! J'avais remarqué qu'elle était



Soldat allemand et officier allemand.
Allemands-Prisonniers en 1914

décorée de la Croix de guerre. Un homme renseigné me dit que c'était la femme du Sous-préfet.

Sainte-Menehoude a beaucoup souffert, a été bombardé régulièrement. Je passais par Paris dire bonjour à des parents, mais pour me présenter et faire disparaître la boue, qui était entrée par les bords supérieurs de mes brodequins, c'était difficile ! Aussi, pour récompense, j'allais embrasser ma petite femme chérie, mes petites fillettes. Je rentrais à Grenoble, content d'avoir revu mes anciens camarades de Champagne et ma petite famille.

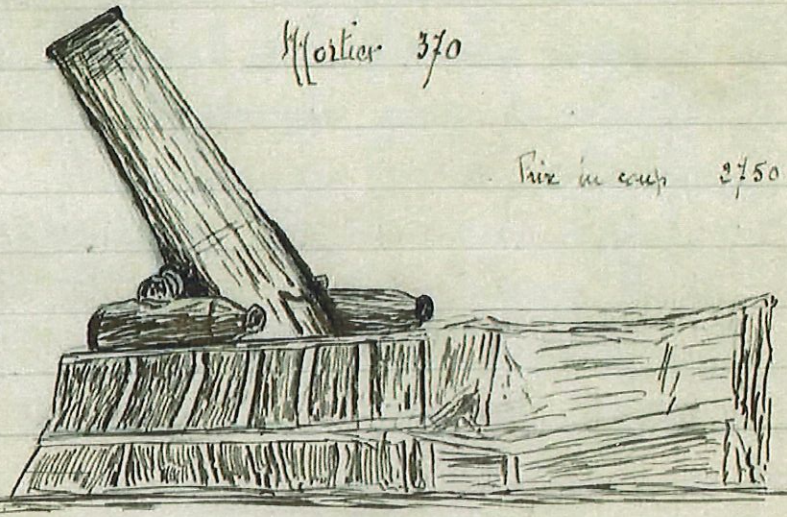
À mon premier passage à Grenoble, que je trouvais superbe, avec son Isère tortueux, son Drac qui roule ses cailloux, son casque de Néron, le profil de Napoléon Ier sur son lit de mort, avec son légendaire chapeau ! ! ! C'est le casque et le profil Napoléon, qui encadre le confluent du Drac et de l'Isère, le Moucherotte... Le Vieux Fort Rabot sur des rochers à pic, surplombant les quais de l'Isère, l'ancien cloître Sainte-Marie, plus haut, la Bastille sur la même colline, à 800 ou 1000 mètres d'altitude, sa petite ferme à la même hauteur, avec son piccolo aigret, des fromages de chèvre genre Saint-Marcellin à tous mes loisirs... Je visitais aussi le musée qui est très beau, la bibliothèque, une des plus riches de la France peut-être en manuscrits et dessins, la plupart offerts par les Pères Chartreux.

L'ancien couvent de la Cathédrale Chartreuse se trouve au Nord-Est de Grenoble, sur la suite du même massif que la Bastille, le Casque de Néron. Grenoble est d'une propreté exceptionnelle : ses pavés sont toujours brillants, son vieil hôtel-de-ville et son magnifique jardin ombragé de grands platanes avec... son joli verseur à la cruche ! La petite mais si animée place Grenette, centre de la vie de Grenoble ! Nous reçûmes les jeunes recrues de la classe 1917 : il fallut refaire l'instruction, retrouver les théories de vingt ans abandonnées...

Je visitais Vizille, son beau château, Sassenage, ses grottes en dessous du Moucherotte, d'où sort le Furon en cascades

Mortier 370

Prix en coup 2750^f



avec les jeunes soldats nous faisons des marches militaires
 jusqu'au Fort Combois, Montassin, quatre Seigneurs
 et chantant « La Madeloy » - Marche -
 Refrain

quand la de loy vient nous servir à boi - ro, sous la ton - nelle on
 ho le son gu - pon, — et cha - cun lui ra - conte une his
 - toi - re, une his - toire à sa fa - çon — La Ma - de
 - loy pour nous n'est pas sé - rie - se quand on lui rend la
 taille ou le menton — elle rit c'est tout l'air qu'elle fait faire « La Madeloy » (Fin)

argentées et fraîches. Ces grottes ont plusieurs kilomètres de longueur, avec des embranchements. Il y a des guides pour les explorateurs...Quels beaux sites, à l'air embaumé, aux taillis remplis de muguet, de violettes ! Le dimanche, c'est par foule que les gens viennent, amenés par les tramways pour manger une bonne friture de truites de Furon. Au lointain, les hautes cimes presque toujours neigeuses de la chaîne de Belledonne... Par derrière, au lointain, par un temps très clair, on aperçoit le Mont-Blanc.

De Grenoble, je partis rendre une dernière visite à un cousin germain évacué de Verdun, à l'hôpital Saint-Genis de Lyon, où il mourut le lendemain. J'embarquais sa dépouille avec sa famille. Que de malheureux dans cet hôpital, qui se voyaient mourir ; beaucoup d'anciens prisonniers, qui étaient évacués tuberculeux. Je causais avec eux ; beaucoup espéraient guérir, revoir leur pays, leur chaumière. Je fus présenté à un brave breton, souriant à mon approche ; sa jeune sœur, gentille, avec son bonnet breton des environs de Vannes, était venue tenir compagnie pour les dernières semaines à son frère ; elle voulait le voir mourir ou l'emmener en Bretagne. D'aucuns se figurent que rarement on sort de cet hôpital. Offert par des religieux, il était destiné à empêcher la propagation de la terrible tuberculose en effet.

En allant en permission, je revis Lyon, où j'étais obligé de m'arrêter. Je visitais la caserne La Pardieu, où j'avais des camarades ; je revis la place Jean Macé, que je ne reconnus plus : elle était encombrée d'autos, de camions ; le petit café du coin de la rue de la Convention existait toujours, avec sa patronne avenante (une Jurassienne).

Je fis connaissance avec Rives de Gien, Saint-Chamond, Saint-Étienne, leurs forêts, leurs cheminées d'usines... Thiers, appelé ainsi parce que la ville ne peut être vue de n'importe où que de tiers à la fois. Là aussi, on fait du matériel de guerre, à la place des couteaux.

L'instruction de la classe 1917 terminée, je repris mon tour de départ pour le front de la 102^e batterie. Je passais à la 103^e, stationnée au fort de Montavie. De nouveau, je revis Eybens, Tavernolles. Avec le copain Lajoix, nous fûmes désignés en service permanent à l'arsenal de Grenoble, et nous vîmes déferler chaque matin et chaque soir des centaines d'ouvriers, d'ouvrières. La féminisation prend beaucoup d'ampleur : les ateliers, les cuisines, les bureaux surtout sont tenus par des femmes. Je ne sais si elles arrivent à remplacer l'homme complètement, je ne le crois pas, mais pour certains emplois, comme aux cuisines, aux magasins d'habillement, de couture, c'est sans doute parfait, et encore à condition que ce ne soit point mixte, car du coup, c'est potins et racontars ! Je connus un certain brigadier Fournier, qui serait passé Maréchal Fournier, et serait bien resté bien plus longtemps au dépôt s'il n'y avait pas eu de femmes. Mais malgré les inconvénients, il faut leur rendre hommage : elles rendent service en beaucoup de cas, car pour un malade, un blessé par exemple, une gentille infirmière accomplit sûrement des effets sur le moral, qu'un homme ne produirait pas !

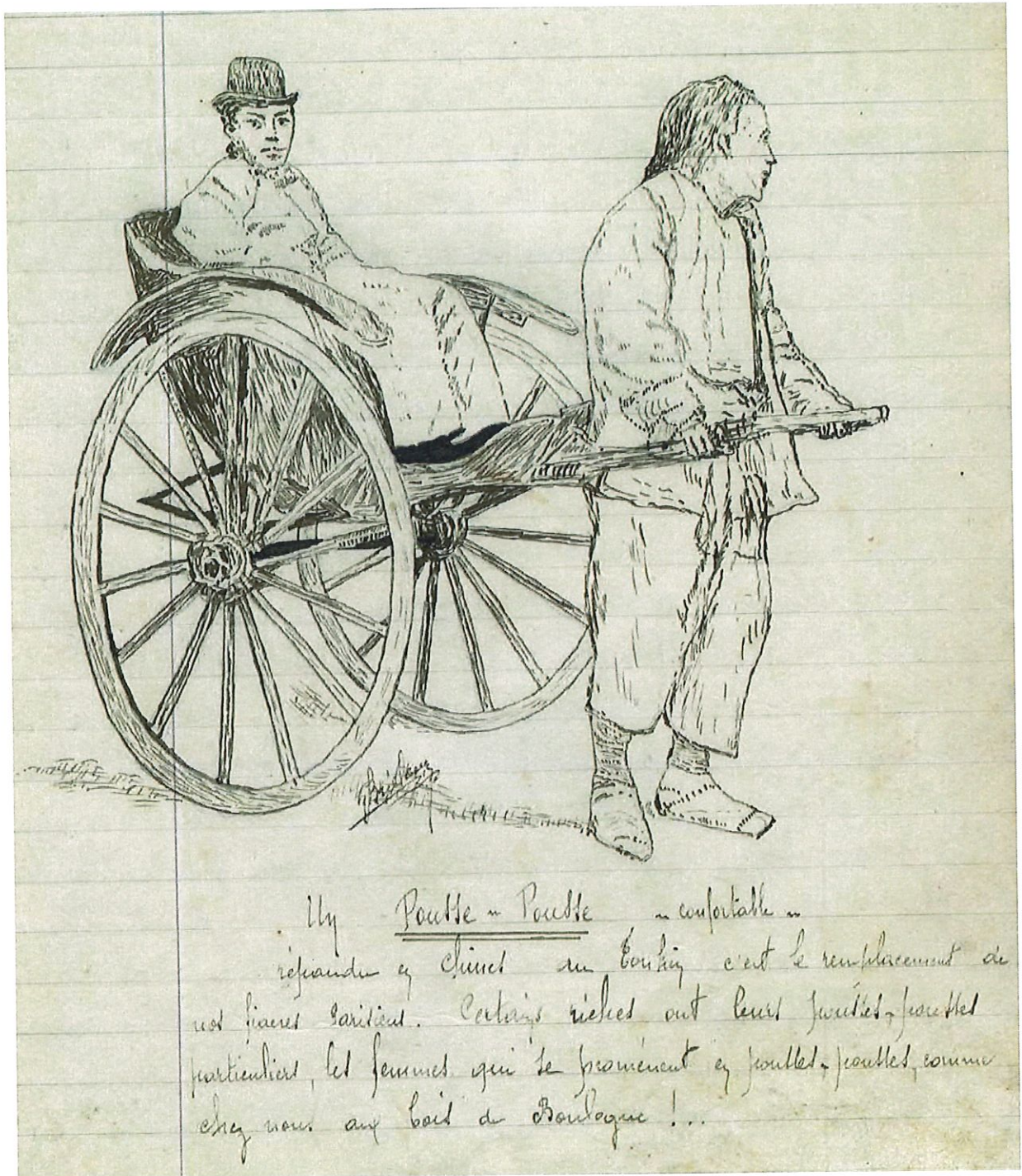
De Grenoble part en été un service régulier, en camion, autos de touristes, à travers les Alpes, pour visiter le couvent de la Grande Chartreuse, acquis à l'Etat depuis que les Pères Chartreux sont partis en Espagne.

À l'arsenal de Grenoble, nous nous occupions aussi à faire des jardins immenses aux alentours des bâtiments. C'est là que nous reçûmes notre ordre de départ (le deuxième) sur le front. Nous partîmes le 13 janvier 1917 de Grenoble pour Lyon, où nous arrivâmes à 12 h. Nous repartions le lendemain 14 janvier pour arriver au Bourzet le 15, expédiés à la gare de Creil (régulation), où nous arrivons à 23 h 50, pour encore repartir le 16 janvier à 3 h 37 à destination de Cayeux (Somme), où nous arrivons à 9 h. Là, nous fûmes mis en subsistance au 107^e d'infanterie. Le commissaire de la gare ne sachant où se trouvait notre batterie, il nous réexpédia à Creil, où nous arrivâmes le 18, mis en subsistance, et conduis

dans Creil (troupes de passage). Nous repartîmes encore de Creil le 18 janvier pour Guyancourt par Cayeux toujours, où nous arrivâmes le 19 à 5h et d'où nous partîmes pour Guyancourt. Là, notre batterie était partie depuis plus de cinq mois ! Mis en subsistance au 282^e régiment d'infanterie territoriale, notre compagnie fut cantonnée à Guyancourt. Retour de nouveau à Cayeux plus tard, où heureux, nous trouvâmes à manger chaud à l'hôpital militaire, d'où nous repartîmes le 20 à destination de Hainvillers par Montdidier.

Nous prîmes la petite voie d'un mètre qui nous débarqua à Hainvillers, où personne de nouveau ne connaissait la 37^e. Huit jours que nous voyagions par 12 à 15° de froid, c'était désespérant. J'appris qu'il y avait une batterie qui correspondait à celle que nous cherchions. Avec le camarade Lajoix, nous laissons nos bagages en garde à Hainvillers et partons trouver le capitaine de la batterie, qui cantonnait à Rollot (Somme). Nous trouvons en arrivant à Rollot des artilleurs du 11^e : c'était la 37^e batterie que nous cherchions depuis huit jours ! Nous eûmes un peu de paille, deux couvertures. A deux heures du matin, je me levais allumer du feu, j'étais gelé, mais content : après tout : nous étions arrivés à bon port. Je demandais asile aux camarades qui couchaient dans un sous-sol, à l'angle de la rue qui va à Montdidier-Orviller-Boulogne-La Grotte-Compiègne, par Resson. Je me reposais ; j'avais fabriqué un lit avec des planches, du fil de fer faisant sommier, j'y couche encore. À l'heure où j'écris ces lignes, la bataille fait rage à Rollot-Hainvillers-Orviller. Rollot avait une belle église. J'y étais à la messe à Pâques. À cette même date, comment est le joli village de 3000 habitants ?

Je fus affecté au parc J.22, commandé par un adjudant du 6^e R.A.P. Ce qu'il nous a fait rire !...Peut-on trouver plus rigolo que l'ancien colonel qui nous raconte ces promenades en pousse-pousse ? Il avait vécu dans presque toutes nos colonies. Et ses histoires de Congayes abracadabrantes, avec leurs mœurs, leurs goûts ! Les congayes a ses indications :



Il y a Pousse - Pousse « confortable »
répandu en Chine, au Tonkin, c'est le remplacement de
nos fiacres parisiens. Certains riches ont leur pousse-pousse
particuliers, les femmes qui se promènent en pousse-pousse, comme
chez nous au Bois de Boulogne !...

Un Pousse-Pousse : « confortable, répandu en Chine, au Tonkin, c'est le remplacement de nos fiacres parisiens.
Certains riches ont leur pousse-pousse particuliers,
les femmes qui se promènent en pousse-pousse comme chez nous au Bois de Boulogne ! »

ce sont de jeunes filles que leurs parents louent aux Européens, pour des prix modiques, qui souvent sont très attachées mais presque toutes voleuses. Le prix est en fonction de leur beauté. Il nous raconte qu'en ayant une de bien gentille, et de très dévouée, il lui avait acheté une belle robe, un collier en or, venant à partir pour la Martinique, il était ensuite au Tonkin ; elle promit de le suivre, et en effet, ses malles furent au bateau, mais point de congaye au départ ! Ouvrant les malles, elles étaient pleines de chiffons, de papiers, à poids égal, comme si elles eussent été pleines. Revenant deux ans plus tard au même endroit, elle vint pleurer qu'il la reprenne à son service !

Alors que nous étions là, il se parlait de l'attaque de la Somme. Je partis à la reconnaissance de Marquivillers, qui se trouve à quatre kilomètres des lignes à ce moment. Je cherchais le cimetière en passant par le village en ruine, et le trouvais en arrière. Je n'avais pas dépassé le pays de cinq minutes que les obus allemands tombaient dans le village et tout autour avec fracas ! Les éclats volaient jusqu'au cimetière qui est à cinq cents mètres. J'étais venu, autorisé, à la recherche de la tombe de mon frère, que je savais être là... Je ne pouvais partir sans avoir accompli un devoir sacré. On ne s'était pas revu depuis le 3 août 1914, jour où je partis. Tout de suite, à la vue de son nom bien écrit en peinture sur une croix en bois, avec une couronne offerte par les camarades, le tout recouvert par une tonnelle en zinc, je fus saisi d'une vive émotion. Nous habitons à deux cents mètres l'un de l'autre, il a deux petits garçons... Je me rappelais son au revoir, seuls tous les deux, ses recommandations... Nous avons tous deux de bien petits ou petites...Le survivant servira de père à tous ; c'est à moi qu'incombe le devoir, la promesse. Il est tombé frappé par une balle en plein front, qu'un de ses plus anciens camarades avait oubliée dans son fusil : en voulant le nettoyer aux sorties de la tranchée, le coup est parti. J'ai su la tragique histoire par un de ses amis qui me dit le désespoir de celui qui tua ainsi net mon frère sans le vouloir.

Un mot écrit dans une bouteille dit que mon frère fut tué par plaie pénétrante de la tête par une balle le 3 novembre 1915, « pour la patrie qu'il repose en paix ». Hélas, de nouveau le canon tonne sur leur tombe !

Je suis revenu depuis à Marquiviller rendre visite à la tombe de mon frère. Le cimetière était très bien tenu. La dernière fois, c'était au mois d'avril 1917, le 30.

À l'annonce du printemps, les Allemands se replient sur leurs lignes avec Hindenburg. Nous pûmes alors visiter Beuvraignes : quel effroyable chaos, mélange de ruines, de poutres en bois, de fils barbelés ! Ses fameux entonnoirs : des pyramides en profondeur ! Tilloloy : des ruines aussi. Un cyclone de dévastation est passé par là, au sud de Rollot, dans une petite vallée, dans le village de Vaux. Étant à la gare du même nom à charger avec une équipe du matériel, j'aperçois une caisse en feu, ainsi que plusieurs des hommes qui étaient avec moi. C'était une caisse de grenades qui avait pris feu. Cinq minutes plus tard, ce sont explosions sur explosions qui ont lieu, et le parc d'artillerie A.C. saute en un vaste incendie. Les bombes commencent à sauter le soir, chauffées très fort. Vingt jours après, il en sautait encore, sans que rien ne les touchât ! Curieux phénomène... La principale raison de la propagation de l'incendie vint du fait qu'il se trouvait dans ce dépôt des fusées éclairantes qui s'éparpillèrent partout, dans toutes les directions, mettant le feu à une meule de paille à plus de cent mètres par exemple !

Je visitais Piennes, Onvillers, Taverolles sur la route de Montdidier-Royes. Je fus envoyé en détachement à Etelfay, sur la route de Montdidier/Rosières. Ma baraque était à cinq cents mètres des premières maisons de la ville. À cette heure (7 avril 1918), les Allemands y sont, et la grande bataille fait rage... J'apprends que Montdidier brûle.

Nous avions alors une compagnie d'Indochinois pour les services, petits de taille, très actifs et très propres, pleins de bon vouloir, de bonne volonté. Je visitais souvent Montdidier.

C'est une jolie petite ville avec ses pentes abruptes, sa vieille église, et surtout un joli portique. Sur la place Parmentier, centre de la ville, trône la statue de l'homme.

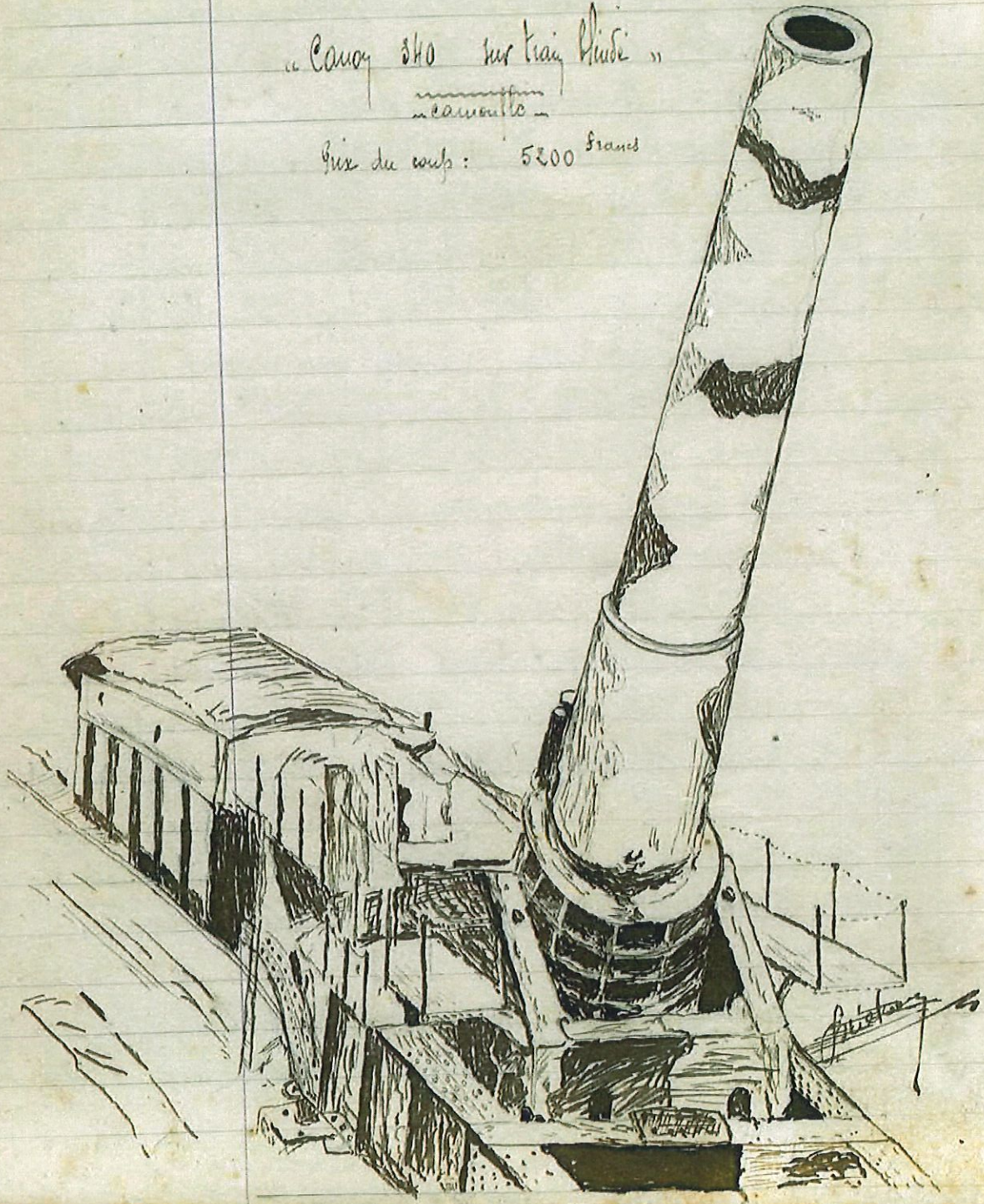
Nous partîmes toute la batterie ensemble cette fois, revîmes Beuvraignes-Royes-Chauny, et nous installâmes à Flavy-le-Martel, où la rue principale avait seulement été brûlée, contrairement au reste du village (qui comptait 4000 à 5000 habitants) qui fut rasé par l'ennemi. C'est dans cette plaine que tous les arbres fruitiers furent coupés par l'ennemi, Flavy-le-Martel démoli entièrement par des mines. L'ennemi n'aura retrouvé par là que ses ruines, quoique quelques chantiers laissaient deviner des réparations en cours. L'église n'était plus qu'un amoncellement de gros cailloux ; mais le plus effroyable, c'est que l'on pouvait concevoir l'horreur de la piraterie dans ce village loin des lignes : la sucrerie renversée comme un formidable gros vaisseau, couché de côté, tout éventré, brisé... Quel chaos impressionnant de machines immenses, de ferrailles amoncelées ! Dire que l'homme s'acharne à faire tant de mal ! On parle de la civilisation, des droits des peuples à disposer d'eux-mêmes... Oui ! Mais avant, il faudrait faire disparaître le banditisme de sur la terre ! Et encore... La loi du plus fort n'est pas la meilleure solution. Et de toute façon, n'est-il pas un principe inné et malheureux chez tous les hommes de toutes sortes : la force prive le droit ?

Il fallait aussi voir tous ces arbres fruitiers : pommiers, poiriers, voire même les arbres des places publiques ! Ah oui, si les Allemands ont voulu implanter leur « *Kultur* » chez nous, ils ne s'y sont pas pris dans les manières voulues ! Certains disent qu'ils ont voulu copier la manière de faire de Napoléon... Je doute que le Petit Caporal s'y soit pris de cette manière...

Un peu plus tard, ma batterie reçut l'ordre de déménager encore : nous changions d'arrière, nous partions à destination de Leury, un semblant de village sur les abords des

« Canon 340 sur train Hindi »
nouveau modèle

Prix de coup : 5200 francs



fameuses carrières de Soissons, où les Allemands s'étaient terrés en 1914, à la fin de la bataille de la Marne. Tous les villages par là ne sont que des ruines car c'est le fameux plateau de Crouy, bordé au sud par l'Aisne et Soissons, Crouy, Bucy, Sainte-Marguerite, et à l'est par La Lette-en-l'aillette et le fameux Chemin des Dames... Nous cantonnions sous le Marabout en attendant un autre logement où je suis actuellement... Un abri allemand, triangulaire, en rails de voie normale et ciment armé. C'était une des pièces allemandes qui avait dû beaucoup contribuer à démolir la ville de Soissons. Nous sommes arrivés pour l'attaque d'avril 1917. Nous travaillons nuits et jours à fournir à nos batteries les munitions nécessaires. Du plateau, nous apercevons les explosions de nos obus de 240 et 220 sur le fort de la Malmaison.

Certains croient que dans les batteries du Parc, c'est le filon en terme militaire : d'abord nous n'avons pas plus jeune que la classe 1895, et quelques pères de famille plus jeunes. Nous avons des départs et des arrivées soit par voie de 0.60, soit par camions-autos, et souvent, bien entendu, les deux à la fois, et à toute heure du jour ou de la nuit. Et si par hasard vous venez à être repéré... Car avant l'attaque, nous étions à six kilomètres des lignes ! Rien que pour l'attaque d'avril, nous avons livré cent quatre-vingt mille coups en trois semaines environ, sans tenir compte dans ce chiffre des arrivées qu'il faut contrôler et lotir ! Nous avons eu jusqu'à un mouvement régulier arrivées-départs de vingt mille coups ! Notre parc n'a pas été repéré heureusement ; c'est une veine. Pas loin de nous se trouvait la route Soissons-Béthune, qui fut coupée par une bombe aérienne ; d'autres heureusement l'ont manquée. Il ne se passe guère de soir sans que nous ayons sur nos têtes les avions ennemis, soit qu'ils aillent bombarder la ville de Soissons, soit qu'ils aillent sur Compiègne et même Paris ! La grande route bordée de grands arbres chênes ou ormes leur est une directrice jusqu'à l'Aisne, mais aussi nos batteries anti-aériennes, aidées de nombreux projecteurs qui leur font des barrages puissants... Mais gare

aux curieux, ils peuvent recevoir soit un calot d'obus à balles, soit un éclat de nos obus explosifs à grands craquements... J'ai vu tomber à mes pieds un projectile de 75, à balles, qui pèse encore 5 à 6 kilos, mais les branches des arbres le firent ricocher, et il ne s'enfonça pas dans la terre, comme souvent cela arrive, (jusqu'à 0,50 m dans un sol très dur) !

Dimanche 7 avril 1918, nous voilà encore avec l'ordre de déménager : embarquement à Merein pour Creil, une batterie du 6^e R.A.P est déjà arrivée pour nous remplacer, et a déjà pris la consigne. Mais avant de quitter cette fameuse région où nous étions, je veux encore un peu en parler, car tant d'évènements se sont passés là, et peut-être d'autres s'y passeront, car c'est le plateau de Coucy ! Beaucoup de braves y dorment. J'ai vu déterrer toute une section du 60^e de ligne en cette qui avait été enterrée vivante en janvier 1915. On se rappelle du débordement de l'Aisne à cette date, nos braves commençaient à aborder le plateau, ses pentes abruptes (plus de trois cents mètres d'altitude sur un km ou deux en profondeur) et tout le plateau est creux. En dessous, les fameuses carrières dites de Soissons, formidables galeries en tous sens, de plusieurs kilomètres de longueur. À des endroits, elles font jusqu'à 60 mètres de largeur sur des centaines de mètres, avec de rares piliers ! C'est dans un de ces abris que la section dont je parle trouva la mort. La plupart de ces braves dorment là-haut dans un petit cimetière avec leurs noms gravés sur une tombe. Il s'y trouvait plusieurs officiers, un lieutenant-colonel, un commandant, un médecin major... Par-ci par-là des cocardes tricolores, la cocarde du souvenir français, avec beaucoup d'inscriptions telle : « soldats français inconnus ». Ah !... Que de braves inconnus, quand tant et tant d'autres font la noce à l'arrière... Que de pauvres formes boueuses, informes. La nuit, on les prendrait pour des fantômes, tandis que beaucoup d'autres sont guêtrés, chaussés de cuir jaune, ont tout un attirail de baudrier, de chevrons gagnés à soixante kilomètres du front ! Lesquels des deux catégories auront le plus d'avantages, au sort réservé au peuple

de France... ? Je tâcherai si je le peux d'avoir une réponse, non, des réponses, dans l'avenir. Les embusqués auront à répondre à bien des questions !

Du haut du plateau où existent encore beaucoup d'emplacements d'anciennes pièces bosches, nous couchions avec mes camarades dans un abri que nous avons bien transformé. Les arbres de la grande route Béthune-Soissons étaient remplis d'écorchures, de déchirures, de décapitations. Dans certains, encore des obus qui sont comme vissés à demi, et encore aujourd'hui cette route est marmitée tous les jours. Au mois d'octobre, un obus est tombé en plein dans une de nos baraques à poudre. On avait alors cinq ou six mille charges de poudre... Quelqu'un me dit : « voilà le feu aux poudres ! » mais voilà que les explosions se succèdent ; tout le monde est dans l'effroi. Gare si les boches s'en aperçoivent car ça risque de radiner tout à l'heure ! J'étais inquiet, c'était moi qui m'occupais des poudres du parc Z.23. Montant sur une butte pour me rendre compte de la situation, je vis que c'était la 2^e baraque : charges de 105 et 155 en douilles, la 1^e et la 3^e de chaque côté, la 11^e en face. Je dis à celui qui s'occupe des obus de venir, de monter avec moi. En même temps, je saisis deux seaux remplis d'eau et y partis. Instinctivement, je pensais alors à ma petite femme chérie, à mes toutes petites fillettes, à ma petitoune... Marthotte, de 3 ans. J'y allais contraint, et leur envoyais à toutes un bisou d'amour éperdu ! Jacquemin, lui, alla chercher son casque, ses brodequins, me dit qu'il n'avait pas ce qu'il fallait. Enfin je le vis après arriver avec des grenades, l'abbé et un autre. Un moment après, le sous-lieutenant Bory rassemble l'infanterie. Un peu d'exemple sert toujours à amorcer... Avec tous nos efforts, nous amorçâmes la pompe, et bientôt toute la baraque fut brûlée, mais toutes les autres sauvées ! Le parc ne fut en outre pas repéré, et dans la suite les obus passaient au-dessus de nous pour aller tomber sur Soissons. Nous entendions le départ du coup et le sifflement en même temps, l'éclatement ensuite. Certains jours, ce furent des bombes tombées par

quatre à proximité, des obus spéciaux. Une autre fois encore, des obus à trente mètres, les mêmes, et plusieurs fois aussi tout près des baraques à poudre.

Le 9 avril 1918, nous embarquons à Merein, près de Soissons, avec deux jours de vivres, notre vieux capitaine avec la rosette qu'il a reçue à Leury ! Nous bûmes à la batterie pour six cents francs de champagne, qu'il nous paya en signe de remerciement, pour la croix de chevalier que la batterie lui avait offert par souscription. Jeudi est souriant, soi-disant nous verrons des choses intéressantes ; nous entendons le grondement lointain de la canonnade vers Montdidier, un peu plus loin aussi car à Leury depuis une semaine la terre tremble sous le hurlement, du côté de Chauny-Compiègne.

Départ du train en coup de vent sans sifflement aucun. Les hommes accourent ; deux se trouvent encore sur le marche-pied quand un gabarit balaye le tout. Même les portières ouvertes sont refermées violemment. Un autre homme essaye de retenir son camarade : il a un os du bras cassé. On a vu relever, du lointain, les deux autres, mais c'est tout. On débarque la 3^e à la première gare. Le capitaine dit «Vous voyez le lièvre qui avait traversé la route ce matin», en parlant de lui ! Nous arrivons à Creil : nous avons cinq heures d'arrêt, nous en profitons pour visiter la ville. Je revois mon ancien cantonnement de dix heures, « janvier 1916 ». Je constate divers changements dans la tenue de l'établissement... C'est je crois la fête, la noce ; j'entrevois le fard, la jupe très courte de la jeune veuve maîtresse de la maison en 1916. Je n'y rentre pas... On devine malgré soi l'oubli du disparu, dans des sourires provocateurs à des inconnus ! Nous buvons dans un grand café du vin blanc (4 F le litre), très bon. Du coup, plusieurs camarades se trouvent éméchés, un surtout, qui dans la nuit avait des cauchemars, et même à certains moments des hurlements de bête sauvage. Moi, j'avais la migraine plus que d'habitude !

Nous voyageâmes ainsi toute la nuit. J'entendis « Beauvais » où nous passions. Nous débarquâmes à Crèvecœur, où il y avait partout des convois et des convois de munitions d'artillerie. Dans tous les coins, de longues sections d'automobiles chargées de troupes, de poudre, d'obus... Le chemin de fer est encombré ; nous devons rejoindre à l'Ouest de Moreuil, sur la ligne ferrée Crèvecœur le Grand-Amiens, un lieu à vingt km de Conty. « Allons les gars ! Sac au dos, c'est pour la France ! » nous dit-on. Plusieurs fois, la grimace rousse pète (terme militaire) contre les officiers, qui à leurs dires ne sont pas débrouillards. Ils ne pensent pas à nos petits fantassins, qui, eux, l'ont toujours sur le dos, le sac ! Il faut remarquer qu'il est moins lourd, car dans l'artillerie, j'en ai vu qui emportaient une botte de paille, deux paires de sabots, un imperméable, sans parler des bidons de pinard et des boîtes de conserve, toujours là.

Nous arrivâmes enfin à Conty (Somme) ; nous logeons dans un grenier sur de la paille, nous sommes le 11 avril. Si j'avais seulement une petite lettre de ma petite femme, des nouvelles de mes fillettes ! Je relis les vieilles, car j'en conserve toujours des récentes. Je veux en reproduire des fragments ici :

27/2/18 Mon min petit 13.16.2.5.17

Oh je les ai pris violemment les bisous ardents que tu as déposé pour moi en attendant que ta petite 3.2.8...puisse les prendre en réalité ! Oh comme il lui tarde d'avoir son petit 25.21.1.17.7 chéri, son petit 15.2.4. !... Oh, que m'importe !... C'est mon petit 25.21 chéri ! ...Oh, avec quelle ivresse je me précipiterai dans les bras grands ouverts pour me prendre... (Vers la fin) : Vite...vite, mon petit 5.13.7, viens avec ta 3.2.8....qui t'attends fiévreusement elle aussi, elle aime tant son petit chéri !

Tous les bisous 18.2.8.6 de ta Marie.

24/03/18 (Fragments)

*Oh, mon chéri, sois prudent toujours ! Pense à ta Marie...
À tes fillettes ! Que feraient-elles sans toi ? Tous les bisous de nos
chéries et de ta Marie, tout son être à toi.*

Mon 13.16.2.5.17. M.B.

Oh, comme je couvre ces papiers de bisous ! C'est mon réconfort le plus précieux. Je possède de petites reliques, un bouquet de violettes, avec une lettre où il est écrit :

*À mon chéri, petites violettes
Qui vous cachez modestement
Dites bien que sa femmelette
L'aime de plus en plus ardemment !
Marie.*

J'ai aussi une pensée encadrée, envoyée par elle. Oh ! Je l'embrasse aussi souvent ! Quand je la reçus, je lui répondis :

*À ma toute jolie, ma toute mienne !
Dans l'illusion, mieux dans la douce réalité
Mon âme émue, ravie toute, tienne a pris !
Déposée précieusement jusque dans l'immortalité
Dans ta nuque, sur ta bouche parfumée...
Un peu d'elle, la bien aimée !
Son être, son parfum, ma toute mienne près de moi
alanguie, enivrée.
Je ne peux dire, tu devines, toi ! Moi je devine,
mes froissements en ces cheveux frisés.
N'est-ce pas moi par mes ivresses, mes baisers !
Par toi ma vie à moi, l'est ce voyage grisé !
Étant, notre amour, notre rêve notre réalité
Où mon âme amoureuse rêve et vit de ta vision
Du vrai rivage d'amour, par lui les émotions
Toujours plus grandes, plus fortes, plus vraies.
Avec toi je l'aborde ! En extase ! Avec toi, je l'ai !*

*Tout mon être à ton être le dit, le rappelle.
Et dans la tourmente suprême sourd à tout.
Ils n'entendent que leurs cœurs battants ;
leurs murmures surtout
Donne, donne-moi ! Prends, tu es moi, je suis toi !*

Je replis le tout soigneusement, réconforté.

À Conty, nous étions encore aux munitions, la gare y est encombrée de partout, trois ou quatre trains complets sont impossibles à décharger : plus de place ! Cependant, les camions se succèdent par centaines. Le ciel est couvert, quoiqu'un avion ennemi ait survolé la gare. Ah ! Il n'y ferait pas bon si c'était bombardé, car c'est tout en désordre, ! Mais on vide, on vide... Je fus désigné pour la première nuit, car je dois quitter la batterie bientôt ; j'ai à m'occuper des munitions A.4-A.C-A.T et de l'infanterie. On me dit que ce n'est pas compromettant. On donne des munitions à tous sans allocation, sans signature.

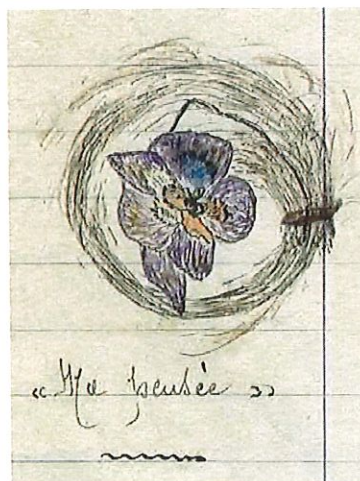
J'oublie de dire que je viens de permission ! Oh, déjà lointaine puisque je suis depuis plus de vingt jours sans nouvelles, et que j'en avais déjà reçu. Nous nous étions donné rendez-vous à Clermont-Ferrand, pour montrer une de nos fillettes à un oculiste, qui fut absent. Oh, comme je trouvais que le train allait peu vite ! Enfin, étant à la gare, on annonce le train d'Ussel. J'aperçois ma Marie debout contre la portière, elle m'avait vu... Nous visitâmes la cathédrale aux grands piliers de lave, la belle place Jaude avec son beau Vercingétorix et son brave Desaix. Nous repartîmes heureux d'être réunis. Oh, comme elles sont nécessaires, ces permissions ! Regoûter la bonne vie conjugale... Mais les dix jours sont vite écoulés ; il faut repartir le cœur serré, mais toujours avec l'espoir du prochain retour !

Je retrouvais ma batterie à Leury près de Soissons ! Pauvre Soissons, où les obus allemands pleuvent toujours ! Il en tombait un peu partout lorsque nous partîmes pour Conty.

Tout le quartier Saint Vaast est démoli, presque entièrement. La cathédrale n'a plus un seul de ses beaux vitraux ; encore répare-t-on les dégâts pour empêcher de fortes démolitions. Les tranchées, les fils barbelés sont jusque dans la ville, quoique cependant il y existe quelques commerçants qui, en revanche, font fortune ; tout dernièrement, un obus tua des soldats au Foyer du Soldat. C'étaient des Américains qui le tenaient !

Avant d'aller plus loin, j'ai dessiné l'ange du foyer, ah ! ma vision est nette, impressionnante ! De grand matin...

Ma toute petite Marie déjà debout, j'aurais voulu la retenir encore !... J'ai tant à faire, ceci, cela, réparer... Il est six heures, l'école est à huit. Les chaussettes de Berthe et peut-être d'autres ont besoin de réparation... Et puis tu ne sais pas que le pétrole est rare, il faut travailler de grand matin, et le soir tard. Mes deux toutes petites, Berthe, cinq ans, Marthe, trois ans, viennent prendre la place de la maman : c'est à celle qui me prendra le mieux par le cou, à celle qui m'embrassera le plus ! Mais la



« Ma pensée »

laborieuse petite Marie a déjà fait chauffer le café, et mes deux petites sautent vivement car elles l'aiment beaucoup. Moi-même j'en déguste une grande grande tasse avec du lait, de la crème qu'on m'a apporté au lit. J'appelle pour rendre ma tasse vide, peut-être aussi pour prendre un bisou passionné ! ! ! Car de mon lit par la porte entrouverte, j'ai pu à loisir admirer ma petite ménagère laborieuse. Oh, ainsi en négligé du matin, comme je l'admire ! et l'aime ! En pensant à elle en fainéant dans mon grand lit moelleux, je suis ému, enthousiaste ! Le petit fainéant, le petit gourmand...

Je la voudrais, ma petite 3.2.8.24.17.7.7.17 ! Si jolie, que je serais heureux ! Ces douces et impressionnantes pensées me font du bien, car dans ma tristesse, dans mon isolement, c'est le grand, l'excellent, le suprême réconfort. Les souvenirs puissants de mon dernier voyage, appuyée toute ravissante, j'étais heureux ! En lisant dans ses grands yeux veloutés le dévouement, l'amour, allant jusqu'au suprême.

J'étais à Conty (Somme) ; nos remplaçants sont arrivés, ce sont des fantassins vieilles classes, car nous devons être relevés des formations d'avant pour être envoyés aux formations d'arrière. Je pars ; de nouveau nous sommes depuis quatre jours à Conty ; nous partons dix-sept hommes à destination de Fère-en-Tardenois, 89^e batterie du 9^e R.A.P. Nous y restons deux jours, il y a déjà plusieurs autres détachements d'arrivés, les uns depuis huit jours ! Nous repartons en direction du camp de Mailly, dépôt du 70^e A.L.G.P, 105^e batterie. Je couchais dans un lit. J'oubliais de dire qu'en venant à Fère, nous visitâmes Beauvais, sa belle cathédrale, une des plus belles de France. Nous changeons à Beauvais, à Crèvecoeur, à Creil, à Noisy-le-sec. De Fère à Tardenois, nous repassons par Château-Thierry, par Epernay, Châlons-sur-marne, que j'avais visité lors de mon passage conduisant un détachement de chevaux, le 10 septembre 1914, lors de la bataille de la Marne.

Mais quel changement d'aspect ! Il ne reste plus une vitre au toit de la gare ; un dépôt un peu plus loin n'a plus de toiture, on voit que les avions ennemis sont venus par là. Cela n'empêche pas qu'à proximité, une grande coopérative pour les permissionnaires et les soldats soit très bien installée. Elle est tenue par des Américaines de la Croix-Rouge, preuve qu'elles sont courageuses ! Des abris souterrains sont installés à proximité, contre les bombardements aériens. Une grande salle à manger, avec repas à 0,75 F, une soupe, un plat de viande, un légume. Chocolat : 0,20 F, Café : 0,10 F. De quoi lire, écrire gratuitement, cabinet de toilette, douches, cinéma entre les trains ! Nous nous y arrêtâmes six heures ; on

pouvait acheter du vin à 1,10 F, du tabac, des cigarettes ! Une grande cuisine qu'on aperçoit, brillante, aux marmites fumantes... Les dames américaines souriantes, dont la plupart parlent très bien le Français ; elles sont très actives, y allant à quatre heures du matin (3 heures anciennes) ; elles étaient déjà à leur comptoir très avenantes ! Beaucoup de ces établissements auraient dû être créés partout où passent de grandes quantités, des masses de soldats ! Les dames anglaises font fonctionner la société. On y sert de la goutte, du café, du bouillon ; à Creil, à Villers-Cotterêts, dans presque toutes les régularités sont installés de ces sortes d'établissements qui rendent de grands services, car voyager des jours, des semaines entières, avec pour toute alimentation des conserves, comme un bouillon chaud, un café de même, vous fait du bien !

Le camp de Mailly est situé à environ deux heures du chemin de fer de Châlons-sur-marne. Nous y arrivons le 20 avril ; il neige ! Nous débarquons à Mailly (camp gare) sacs au dos, avec fusil et tout le barda ; nous faisons trois à quatre km, on aperçoit des maisons tout le long de la route : c'est Mailly ! Le village, en continuant, ce sont des baraques, et autres ; des deux côtés de la route, les Américains sont logés par là. On aperçoit par-ci par-là de grands hôtels tout neufs, les uns en construction. Nous arrivons à l'A.L.G.P., artillerie lourde, grande puissance. Nous sommes installés dans une caserne, bâtiment n°16 ; le lendemain, on nous conduit au bureau de la mobilisation, à l'entrée de l'arsenal... Des obus de 400, 370, 320, 305 sont piqués en borne à l'entrée, ces obus ont été tirés dans le camp en expérience (sans explosif, et déterrés ensuite). On nous demande depuis combien nous sommes mobilisés, combien de front, tous ces renseignements sont sur le livret. La personne qu'on veut faire avertir en cas d'accident ou de mort... Nous allons continuer la guerre, donc.

Nous mangeons au Mess de la 105^e batterie du 70^e de l'A.L.G.P. Comme les sous-officiers sont nombreux ici ! Nous

sommes plus de cent, tous bien habillés, bien cirés. J'aurais été curieux de savoir où beaucoup ont gagné tous ces chevrons ! Aux baraques du front, le soir même, trois d'entre nous sont appelés à prendre la garde. Nous sommes tous très bien soignés, on voit que le chef cuisinier est à son poste ; nous restons quatre jours au camp, nous en profitons pour le visiter : quelle multitude de baraques ! Il faut bien puisqu'on peut loger plus de trente mille hommes. Ici, de grandes coopératives sont installées ; on trouve un peu de tout ce qui intéresse un soldat : on peut boire l'apéritif, la bière, du vin vieux à des prix modérés, ce qui n'existe pas partout. Le cinéma fonctionne deux fois par jour ; plusieurs grandes baraques sont installées en Foyer du soldat ; on y trouve des jeux, des livres... J'y fis plusieurs parties de dames. Elles sont toutes bien décorées intérieurement, avec des gravures, des inscriptions... Une d'elles bien nécessaire : En parlant de la femme pensez : ??? à votre mère, à votre sœur, à votre femme... à votre fiancée. En effet, ceux qui méditeront ces paroles s'abstiendront de beaucoup de propos malséants... Voilà qu'on entend la musique : c'est l'infanterie italienne qui arrive, quelques heures plus tard l'artillerie, avec nos 75 ; les Italiens sont habillés en gris foncé, la couronne impériale au-dessus du 21^e régiment !

Dans tous ces voyages : à Conty (Somme), à Beauvais (Oise), tout le long des routes, des voitures où sont empilés, on voit cela au premier coup d'œil, en hâte, literie, lingerie, hardes empilées au hasard ; pardessus, un meuble, une chaise ou deux, une marmite ; deux ou trois petits gosses avec des femmes aux regards hagards. Des fois, la voiture est traînée par un cheval, un âne. Souvent la maman, jeune encore mais vieillie par l'épreuve, est dans les brancards. Il y a aussi la grand-mère, la grande tante, une tante, qui poussent derrière à bout de souffle ! En passant en sens inverse, pensant à notre petite famille, le cœur serré atrocement, si c'était elles, qui étaient ainsi sur la grand'route ! Dans une halte à un village, nous mangeons la soupe, car en route il y a la

~ l'Ange du Foyer ~

« Vision Matinale » Mars 1918

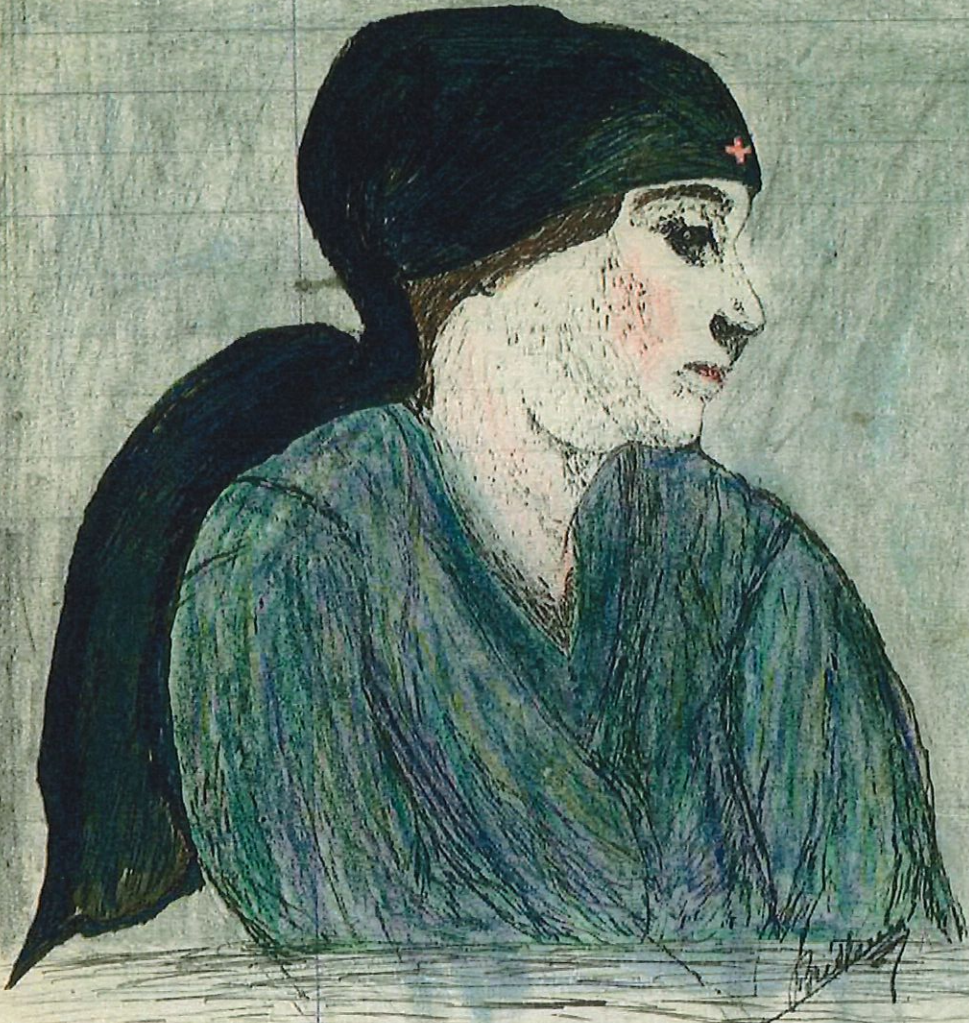


~ Le travail matinal de la Ménagère ~
 Faut de moyens d'éclairage la ménagère attend la levée du
 petit jour... pour reprendre le travail pressant laissé la veille

L'Ange du foyer, « vision matinale », mars 1918
 Le travail matinal de la ménagère : « faute de moyens d'éclairage, la ménagère attend la levée du petit jour... pour reprendre le travail pressant laissé la veille ».

cuisine roulante, qui chauffe la soupe, qui ainsi est chaude à l'arrivée ! Nos hommes mangeaient une bonne purée de pommes de terre avec une bonne tranche de bœuf. Deux petites fillettes comme ma Berthe et ma Marthotte : nous leur en donnons deux assiettées. Elles se mettent à manger à grandes bouchées. Je demande à la plus grande : « Est-ce bon ? - Oh oui messieurs !! » et elle rit en recommandant à sa petite sœur de ne rien faire tomber ; mais elles sont vite rassasiées les pauvres petites ! On lit dans leurs yeux ravissants, sous leurs abondantes boucles blondes, un peu de bien-être, la faim disparue. Pourtant, il en reste de la viande, et des pommes de terre dans leurs assiettes ! La plus grande tourne son regard vers moi, interrogateur. Je ne peux plus en manger, je vais apporter le reste à ma petite maman ! Ému, curieux, j'admire cette petite fillette de cinq ou six ans au plus. Je l'aurais embrassé fortement si elle n'avait été embarrassée par son assiette, comme j'aurais voulu qu'on embrasse une de mes petites à moi aussi ! Intéressé, je lui demandais : « Mais où est-elle, ta petite maman ? - Oh, là, tout près, sous la grange monsieur ! - Alors va donc vite, jolie mignonne, et ne tombe pas ! » Elle tourna vers moi ses beaux yeux ravissants ; j'y devinais du bonheur. J'étais remué jusqu'au fond de l'âme. Ces deux fillettes étaient bien proprement habillées, avec des tabliers bien propres. Beaucoup avec moi les regardaient manger, aller tout doucement, faisant attention de ne pas renverser le contenu de l'assiette, et en faisant bien attention à la grande file d'autos qui passait en même temps sur la grande route. Je pensais à ma petite Berthe, qui à ma dernière permission avait voulu absolument me donner ses sous ! Les pièces blanches, toutes ! Je la vois, ne sachant comment les trier, car elles sont mélangées avec celles de ses sœurs ! Je la vois prenant... encore une ! au hasard !!!

Depuis trois grandes semaines, je n'ai rien écrit ! Je suis au milieu de la forêt de Reims, tout près du village (Le Craon de Ludes), à la lisière. Je me suis orienté avec ma carte



« DAME de la croix rouge
« AMERICAINE »

Tauxière ; je suis exactement, à vol d'oiseau, à douze kilomètres au sud de Reims, dirigeant un groupe de travailleurs, la plupart Malgaches (noirs de Madagascar). J'avais terminé pour mon départ du camp de Mailly (Aube), j'avais visité Châlons-sur-marne pour la 3^e ou 4^e fois. Nous étions versés à la 2^e batterie du 70^e A.L.G.P, stationné momentanément à Verzy (Marne), 2^e section de C.V.N. Nous recommençons un nouveau métier, non de soldat, mais de sorte de soldat, telle est la vie militaire ! Trente-six métiers sans égard aux connaissances, aux compétences ! Car venant d'une batterie d'artillerie lourde, et du parc de munition à l'A.L.G.P, que de terrassement où je suis ce jour où j'écris ! Mais, bon cœur, nous avons des chances, car nous avons pour le coup de bons directeurs, des compétents en la matière. Toutes mes critiques tombent alors d'elles-mêmes !

Seul, assis à l'ombre de grands chênes séculaires, j'ai comme des étourdissements ; il s'échappe de la forêt une forte et douce odeur de violettes, de muguet... Dans cet état, ma pensée s'envole vers ma douce Marie... Mes fillettes chéries. Que peuvent m'importer les ronflements des moteurs allemands ! D'abord, ils sont poursuivis par nos oiseaux à couleur tricolore, et bientôt, j'aperçois des flocons blancs de 75 et des noirs de 105, antiaériens. Avec le parfum odoriférant de la forêt, il y a aussi la grande espérance française ; la Passe de Reims est bien surveillée ! Je monte en haut d'un promontoire, le temps est clair et le soleil de mai surchauffe la forêt qui s'étend à perte de vue à mes pieds, toute sombre, mais majestueuse, semblant me dire : « Je suis gardée, je peux défier l'ennemi en face ! ». Et l'on aperçoit de l'autre côté de la grande plaine la glorieuse ville de Reims, sa fameuse cathédrale où flotta cavalièrement jadis l'étendard de Jeanne d'Arc. Ses tours massives se détachent à l'horizon, superbes, semblant défier la folie humaine, la folie furieuse des Germains ! Je voudrais chercher à définir l'effroyable fléau qui anéantit l'humanité, qui semble vouloir anéantir les choses les plus belles, les plus nobles d'un pays, d'une race. La cathé-

drale semble dire : « Mes ruines seront toujours là au sommet de l'horizon, pauvres petits envieux, car la discorde des hommes ne vient-elle pas de leur envie, de leur jalousie ? » Un coup intéressant, même parmi nous, peut-être même nos amis ! Querelles de voisins d'un même métier, d'une même industrie, querelles de cabarettiers, où chacun voudrait tous les clients, et voir mourir son voisin... Tel est en petit ce que la race humaine est en grand ! Ne dirait-on pas que la guerre de 1914-15-16-17-18... a fait grossir la plupart des vices de la race humaine ? Quels progrès n'a pas fait l'égoïsme ? Je ne le dirais pas universel : il y a de grandes, très grandes exceptions... S'il en avait été autrement, pourquoi toutes ces lois qui tracent une ligne de conduite à la justice ? ! Où est donc cette justice humaine ? Ne serait-ce que la loi Dolbiez, la loi Mourier, lignes de conduite aux droits des militaires... Hélas ! Combien alors de jalousies... D'injustices de toutes sortes... J'éprouve une certaine répugnance à inscrire ici des faits, qui sont cependant si précis, si réels, que je ne puis passer outre : on peut lire les premières pages :

Moi, sous-officier au 11^e R.A.P., je suis désigné personnellement pour partir à la 1^e batterie active du capitaine Jung (pour préciser)... Pourquoi ? Lorsque le dépôt était encombré de sous-officiers de la réserve territoriale... Pourquoi encore ? Ayant une demande de sursis faite par ma famille, une tante, et une cousine ! C'était pour... Palefrenier... pour chevaux entiers, c'était en 1916, j'étais au dépôt du 11^e R.A.P., 101^e batterie, on répondit qui ? Ce fut l'inspecteur régional pour ce genre de service.

Le chef d'escadron Viardot fut celui qui répondit. Les chevaux de ces dames ne sont ni approuvés ni autorisés, il y a de quoi en rire ! En 1917, je suis mis en demeure, ce monsieur ou un autre de lui prouver que les dits chevaux étaient vraiment approuvés et autorisés ! Par conséquent, il me fut répondu que pour ce coup-ci, la demande pouvait être prise en considération, vu que j'étais aux armées. C'est vrai que je

n'étais recommandé par personne. Je ne veux pas être du plus petit embusquage.

Encore mieux, j'ai appris une dénonciation de jaloux, d'imbéciles : une protestation à la sous-préfecture, qui sait à quoi s'en tenir à mon compte par plusieurs de mes lettres... Certains de mes amis ! Je les devine instinctivement, ils me font risette, comme tous les hypocrites, pour mieux mordre ensuite. Ils sont, eux, à se pavaner à leur guise, étant dans leurs familles. Pourraient-ils au moins laisser ceux qui font leur devoir en toute conscience, celle-ci étant toute satisfaite de ses agissements ! N'avait-on pas peur que je fisse cumul de l'allocation du 15 juillet 1915 et de la solde mensuelle ? Que je voudrais ? Des voyants, ou voyantes qui puissent lire dans leurs jalousies, voire même dans leurs courbettes effrénées, car chacun de leurs actes en est une preuve. Je me ferai un devoir de les dévisager dans toute la mesure du possible.

Pourquoi cet égoïsme personnel, qui se traduit en égoïsme des sociétés, de telles ou telles régions, jalouses d'autres régions. Les particuliers d'un même métier, jaloux de ceux qui prospèrent ? L'égoïsme est sûrement un fléau de l'humanité !

Je suis le Dimanche 26 mai 1918, c'est une date mémorable dont a dépendu toute ma vie heureuse ! Heureux celui qui s'y croit : je suis de ceux-là. Considérant uniquement les plus malheureux, seul moyen de vous faire apprécier votre bonne fortune, de bon cœur, si petite soit-elle.

Il est d'habitude à la section de passer à la chambre à gaz asphyxiants. Nous y sommes allés. J'en étais, faisant le courageux, quoique depuis quelques temps je sois réellement fatigué ; la persistante migraine que j'ai presque habituellement, des douleurs à l'estomac, le manque d'appétit. Nous sommes des nouveaux dans cette unité ; il y a déjà deux autres sous-officiers malades depuis huit jours : la même maladie que moi sans doute ; c'est une épidémie de tous les environs.

En arrivant à notre cantonnement du camp de la chamoise, une longue lettre de ma Marie. J'y devine à chaque ligne, entre les lignes, son caractère le plus noble, le plus désintéressé. Oh, que ne ferait-elle pas pour me maintenir toujours aussi fort mon bonheur le plus ravissant, le plus idéal ! Oh, quelles ivresses enthousiastes et réconfortantes ! Ne suis-je pas envahi entièrement ? Oh, ma pauvre mignonne, ma 25.21.1.17.7.7.17 - 13.16.2.5.17 ! Pourrais-je jamais assez te rendre un peu de ce que tu m'as donné à flots ! ? J'ai plusieurs fois entendu que les célibataires sont les heureux de la grande guerre, qu'ils n'ont pas de soucis. Pour moi, n'est-ce pas tout le contraire ? Tout mon réconfort ne me vient-il pas de ma petite femme, ne trouve-t-elle pas tous les moyens par ses actes, par ses écrits ? Je l'entrevois le soir, après les rudes travaux, ses mains, sa nuque... Si blanche d'habitude, roussie par le soleil, penchée sur la lettre qu'elle écrit à son petit 15 ! Oh, je devine souvent une larme silencieuse d'ennui, d'abnégation ! De toute son âme, elle donne tout ce qu'elle a de meilleur, son être, sa vie entière, sans réserves aucunes ! Oh, je les revis encore, encore, ces quelques années qui me semblent désormais si lointaines, et si courtes ! Mais combien toutes vivantes, ces courtes et si espacées permissions, pour les êtres vivants dans les mêmes désirs, la même volonté, unique ! Oh ! Ange mignon d'abnégation, de dévouement sans limites ! Je le devine, tu voudrais encore, encore, toujours, toujours, rendre celui que tu aimes idéalement heureux, serait-ce même par ta souffrance ! Va ! Je me rappelle toujours l'inoubliable ; tu te rappelles toi aussi... L'année exacte, je ne sais plus. J'étais à la tête du lit de ma Marie, ses grands yeux lançaient des éclairs d'amour, de douleur, ses deux bras blancs enlacés fortement autour de mon cou, m'attirant à elle, les lèvres frémissantes tendues... souriante, parmi les larmes retenues pour moi ! Avec pareils dévouements, parmi les plus terribles souffrances, mon émotion d'amour, de ravissement, d'adoration ! Mon cœur : comment ne serait-il pas rempli de toutes les admirations ? Mon cœur me semblait petit à côté du sien. Aussi, plus tard,

lorsqu'à mon insu, plusieurs fois, par manque d'attention, par ma vivacité, je lui vis apparaître des larmes encore fortement retenues de toutes ses forces, je sais que je suis pardonné. Combien de fois ne le lui avais-je pas rappelé, pour reconnaître tous mes torts envers elle ?

« Mon étoile d'amour idéale ». Oh, le principal, dans un ménage, c'est de se comprendre ! Je comprenais tout de suite, sa tendresse sans limites, son grand cœur idéal et la plus parfaite beauté, comme tout son être, dont je suis et serai toujours, toujours, l'admirateur grisé des plus douces et plus grandes extases que je puisse avoir en rêve ! Oh, j'ai quatre gentilles fillettes. Si on leur demande lequel aimez-vous le plus du Papa ou de la Maman, toutes quatre, elles répondent la Maman, le Papa ! Ces souvenirs que je passe et repasse, dans l'espérance de les retrouver, de les revivre, de les reconstruire, comment ne serais-je pas fort, affranchi de toutes les épreuves, car au moindre faiblissement, je n'ai qu'à me rappeler « ses grands yeux de velours souriants et mouillés ! » C'est ma vraie étoile polaire ! Aussi, par son souvenir toujours présent à ma mémoire, est-ce que je ne serais pas d'une patience infinie ? Moi qui suis pourtant d'un caractère turbulent, impatient même... Aussi, malgré l'énervement des moments critiques, à toutes les nervosités du danger, ce n'est pas pour moi ! J'entrevois dans le lointain une gentille petite maman entourée de quatre têtes blondes qui l'entourent, la pressent de questions de toutes sortes... Elles voudraient toutes lire la lettre du Papa les chères petites, puisque l'autre jour, j'avais dessiné ma baraque, et à côté un bouquet de violettes. Ce n'est pas le Papa qui a dessiné ces fleurs, mes chères mignonnes bien aimées, comme vous êtes tous mes espoirs, tout mon orgueil le plus vif ! À vous, tous mes loisirs, tous mes instants inoccupés, je vous les consacre entiers et ils sont pour moi des instants précieux, goûtés de toutes mes facultés pensives et susceptibles.

La locomotive qui conduisait notre train a déraillé. Nous avons quelques blessés légers, ce n'est rien ; le jour, les avions

ennemis nous survolent, les obus tombent par-ci par-là, en même temps que les culots de nos obus tirés contre les avions allemands. Confiant toujours, ce n'est pas pour nous, n'avons-nous pas vu pire ? Oh, que si ! Mais désormais, j'ai presque toujours à chaque jour une lettre de ma petite femme ; elle aussi a confiance, et sa confiance, elle me la transmet de toute l'ardeur de sa belle âme, de sacrifice, d'abnégation. Oh, à tous les soldats du front, à tous les poilus, je souhaite pareil réconfort ! Quelle puissance n'exercerait-il pas sur leur quiétude, trouver à chaque instant un cœur de toute beauté, toujours en communion d'idées, de passion avec le vôtre ; que peut-on désirer de plus magnanime ? Quelle faiblesse d'âme ne faudrait-il pas avoir pour ne pas être grisé idéalement ! Et, en prenant à la fin de chaque missive de nombreux bisous de nos fillettes, de plus nombreux encore de la Maman, mon être, mon âme bénit la providence de me procurer pareilles émotions enchanteresses, qui grisent indéfiniment mon être, mon âme... Oh, ma Marie bien aimée ! Que ne te dois-je pas pour toutes ces joies si douces, si fortes ! Aussi, ce soir, comme chaque soir, mes yeux fermés, se ferment pour mieux voir ta chère vision, idéale, réconfortante, m'enivrant de ton sourire qui me fascine et me grise délicieusement. Malgré ton éloignement, je t'ai bien près de moi. J'y puise ma patience, mon bonheur !

30 mai 1918

Nous revenons du travail. La forêt de chêne est mouvementée. Nous avons six km au nord pour rentrer à nos cantonnements. Les claquements, les sifflements, des départs, des arrivées d'obus allemands (offensive du mois de mai 1918)... On pourrait les confondre si ce n'était à la direction : ça passe au-dessus de nos têtes pour éclater un peu plus loin ; un groupe de nos hommes venant derrière, nous avons été obligés de nous coucher, la marmite boche tombant à quatre ou cinq mètres. Mais voilà des prisonniers Allemands : ils sont nombreux ; des cavaliers les conduisent à pied, d'autres en camion. Il y aurait soi-disant deux régiments. Toute la nuit,

les troupes défilent, les canons de tous les calibres tonnent, tonnes ; certaines batteries sont si près de nos baraques qu'elles en sursautent à chaque coup ! Rien n'empêche, nous dormons quand même ! Mon souvenir s'envole bien loin loin loin là-bas, auprès de ma petite famille !

31 mai

Sept heures du matin. Nous arrivons à Craon de Ludes où est situé notre chantier. Sur la route, des convois, des isolés d'évacués, en voiture, en voiture à bras, en voiturette de bébé, que poussent des femmes, des vieillards accompagnés de petits-enfants qui tous ont des musettes, des paquets ; des jeunes filles en toilettes. Dans une voiturette poussée par une femme, je remarquais des parapluies, des ombrelles : goût humain qui je crois pense plutôt aux pacotilles qu'à la nécessité ! Je vis de même une cage avec un petit oiseau, compagnon de petits-enfants sans doute !

Que se passe-t-il ? Nous n'en savons absolument rien : nous sommes une brindille de la machine de guerre, inconscients de ce qui se passe, à tout ce qui va et vient. Il faut cependant faire confiance ! C'est dur et attristant, lorsqu'on voit, qu'on palpe tant de souffrances, tant et tant de misères. Effroyable catastrophe incompréhensible.

Voilà que le bombardement recommence ; les obus sifflent par-dessus nos têtes et tombent avec fracas sur les routes, sur de malheureux villages, d'où viennent sans doute ces hommes, ces femmes, ces enfants couverts de poussière, suivant les accotements, les ombres de la grande route. « C'est bien la direction de Louvois », nous demandent-ils, abandonnant tout au hasard du destin. De quelle amertume leurs cœurs ne doivent-ils pas être gonflés, aigris... Quelle émotion poignante. Je voudrais savoir leurs pensées. Je n'ai pas le courage de les interroger : que me répondraient-ils ? Leurs infortunes, leurs misères... Je les devine navrantes. J'ai pu me renseigner. Une jeune femme en sueur, toute rouge, avec un bébé de sept ou huit mois dans une voiturette : elle vient comme beaucoup d'autres de Rilly-la-montagne. La population



Dernière Vision

vivait dans les caves depuis plusieurs jours ; ils ont reçu l'ordre d'évacuer par leurs propres moyens... Elle me dit qu'une voisine avait été enterrée sous les décombres de sa maison. Ils doivent continuer et ne pas rester dans leur département. Avec des brouettes, des voiturettes d'enfant ou autres véhicules qu'on pousse, il faut partir. L'angoisse, l'énervement nous assaille, nous souffrons tous de tant d'infortunes, de calamités odieuses, effroyables, incompréhensibles, même pour celui qui y assiste en spectateur, même habitué depuis longtemps à pareilles visions. Malgré notre cuirassement, cela nous fait énormément souffrir, jusqu'à aller à un découragement inconnu jusqu'alors, malgré la multitude de mauvaises passes, et d'évènements anormaux dont est semée la vie du front.

L'ordre de partir est donné encore une fois. La veille, j'ai vu passer cent cinquante prisonniers allemands : qu'ils sont malingres et jeunes ! Ils ont été pris dans l'ouvrage « Pompelle » des environs de Reims, qui avait été pris ; les troupes coloniales l'ont repris avec deux ou trois cents prisonniers et quatre chars d'assaut. Nous embarquons notre nombreux matériel à la gare de Germaine, où nous arrivons, avec trois ou quatre camarades et une trentaine d'hommes, vers minuit, juste au moment où les obus percutants et fusants tombent sur Germaine, le village, et sur la gare. Nous passons après sans hésitation, et nous nous installons dans un wagon parmi le matériel, écoutant les éclatements. Vers trois heures du matin, un coup percutant tomba si près que tout le train en fut ébranlé. Beaucoup partirent dans des abris à proximité, dans la gare ; nous, nous restions dans notre coin, silencieux, écoutant. C'est alors qu'un deuxième coup nous fit sursauter : une forte détonation, suivie d'une autre. Oh, ce sont des incendiaires ! Non, ce n'étaient pas des incendiaires, mais le coup avait frappé tout près de notre train, tuant un homme et un Maréchal des logis qui chargeaient des munitions sur la voie 0,60m. Nous l'apprîmes le matin, mais à ce coup, tout le monde partit dans les abris et y resta entassé jusqu'au petit jour, grelottant un peu de frayeur et

beaucoup de froid. Nous ne partîmes de ce bon coin que vers sept heures du soir, en direction de Brienne-le-Château, où nous arrivâmes le lendemain soir, et couchâmes dans le train. Le matin suivant, nous fûmes dirigés sur Crespi, à cinq km de Brienne. Nous débarquions sur notre nouveau chantier ; nous arrivions là aussi pour la construction d'une voie normale. Je visitais le village le matin même ; c'est bien gentil, dans une grande plaine couverte de blé et d'avoine ; les habitants sont bien aimables et très hospitaliers. Ils nous mirent tous leurs locaux à disposition, pour notre cuisine celle des hommes, notre Mess. Nous sommes à moins de deux km du chantier. Nous partons le matin, nous rentrons le soir, mangeant la soupe sur le chantier ; nous en faisons des déjeuners sur l'herbe, et beaucoup comme moi en seront complètement rassasiés. Nous voyons, surmontant les petits-bois, le château de Brienne, qu'on appelle aussi Brienne Napoléon, sans doute à cause du fait que Bonaparte y commença ses études, étant admis comme boursier à l'école de Brienne. Ici, c'est un peu de tranquillité. Nous n'entendons plus la canonnade, ni le ronflement des moteurs par-dessus nos têtes. Comme on la trouve bonne cette quiétude, cette douce tranquillité. Convoyer des civils, aller boire l'apéritif en commun au café du village...!

Du coup, ma pensée se reporte en arrière, en 1914. Je pense et repense à cette vie si douce, si tranquille. Je suis à la campagne ; j'en goûte la beauté simple. Oh, quand la retrouverons-nous, comme je le désire violemment ? Surtout lorsqu'on se sait entouré d'affections de toutes sortes, et que les miennes sont tant et tant désirées aussi ! Oh, quel contraste avec toutes ces horreurs, tous ces brigandages monstrueux, indéfinissables, incompris même de ceux qui en sont témoins ! Pauvre humanité ! De quelle rage effroyable n'est-elle pas assouvie ! Où peut conduire l'ambition des hommes ? Et ces mêmes hommes se voudraient dire jusqu'aux envoyés de la Providence ? ! Retour d'Attila à de longs siècles d'intervalles. Hélas, quelle leçon, quelle conclusion ! C'est à désespérer complètement ; car pourquoi alors tant et tant de mères,



~ Le collier de perles ~

d'épouses, de malheureux petits innocents sont-ils victimes de tant de barbarie ? Qu'est donc devenue la parole « Aimez-vous les uns les autres » puisque c'est « haissez-vous les uns les autres » qui se produit intégralement dans toute la grande fureur qui n'a existé sur le globe terrestre ? L'homme est devenu plus féroce que les plus féroces animaux de la Création. Égoïsme et ambition ! ? « Le Moi » qui domine, des petites aux plus grandes dominations !

Nous allons tous les jours à la construction de voies ferrées normales dans les bois. Nous traversons deux fois par jour les champs de blé et d'avoine, nous suivons les chemins droits tracés dans le bois, goûtant la grande fraîcheur du matin, dont la forêt est toute empreinte délicieusement, et peut-être aussi la tranquillité, grande différence qui existe pour cela avec la forêt de Reims. Mais souvent, on se demande à quoi serviront toutes ces lignes, tous ces travaux gigantesques, car en patriote sincère, je ne voudrais rien critiquer du nécessaire pour la défense de son sol... Mais que de travaux qui ne servent à rien, que de jeunes gens employés là alors que tout fait supposer que les effectifs manquent ! Et combien de malheureux pays qui ne peuvent avoir une ligne de chemin de fer, voire même très souvent des chemins ruraux, ou vicinaux. Voilà plus d'une semaine que nous sommes à Crespi ; les hommes sont cantonnés dans les granges : ils ont au moins de la paille, ou du foin. Le village est gentil ; la moitié des constructions récentes est en briques, l'autre moins bien : c'est de ce côté que nous sommes cantonnés ; le tout est à des agriculteurs, dont plusieurs grandes fermes, un château avec un parc ; l'église est brûlée et n'a pas été relevée.

Le pays est entouré de grands bois où le sanglier abonde, ravageant par-ci par-là les récoltes. J'ai vu le vingt-cinquième tué par la garde du château : il pesait 75 kilos, et avait déjà de belles défenses ! Il y a des chevreuils aussi, mais on ne voit pas leurs traces comme celles des sangliers.

J'ai fait un voyage à Châlons-sur-Marne, que je revois pour la 7^e ou 8^e fois ; Vitry-le-François, où j'ai couché sur le trottoir de la gare, plié dans ma capote. J'ai assisté à une séance de cinéma à Châlons. Un peu de décontraction, ça nous change le cours des idées, souvent mélancoliques vu la longueur de la guerre. Mais malgré tout, le regard se repose sur ces grandes prairies aux fleurs multicolores, sur les beaux champs de blé à la verdure sombre qui semble courir sur les épis frémissants, qui courbent et relèvent leurs têtes lourdes. Quelle différence lorsque des champs paisibles et fécondés l'on passe aux dévastations, au cyclone humain, le plus terrible que le globe ait connu et qui semble ne plus pouvoir s'arrêter.

*Où sont les soldats en qui j'espère ? !
Les soldats qui auront tué la guerre ! ?*

2 juillet 1918

Nous partons de Crespi, embarquant un train complet de matériel, tout près du village, à destination d'Ecury-sur-Coole, pas très loin de Châlons-sur-Marne, où nous arrivons le soir. Nous ne travaillons que deux ou trois jours après ; nous faisons des lignes de voie normale dans les blés qui seraient mûrs dans une quinzaine, mais je ne cherche pas à comprendre, pas plus que certains jeunes gens qui sont encore et qui ont toujours été dans des formations d'arrière. Désormais on ne doit pas dire indispensable, mais on change la nomenclature : on dit professionnel ! Ne serait-ce que pour écrire dans un bureau ; tandis que les cultivateurs sont bons à aller où ceux-là ne vont pas ! Oh, puisse la vie civile revenir ! Et qu'on vienne me faire des discours, je saurai quoi répondre et j'espère qu'il pourrait y avoir quelqu'un de mon avis. Sans parti pris, que de patriotismes refroidiraient s'ils étaient transportés sous la tempête !

Je reçois cet ordre : je suis versé à la 4^e batterie, 2^e section. Je repars de nouveau pour Crespi où j'arrivais le 9 juillet : huit jours que j'étais parti ! Me voilà passé chef de

gare, aux faisceaux de Crespi. J'ai commencé le 13 juillet, tout s'est bien passé. Juste au moment de terminer, en faisant refouler une trame de wagons vides, celui de queue a déraillé. Une demi-heure, et il est remis en place.

25 juillet 1918

Nous recevons l'ordre de partir : notre barda est toujours prêt. Nous finissons notre embarquement en gare de Brienne-le-château. Nous restons deux jours dans le train, prenant la direction de Paris. Voilà Noisy-le-sec, où nous stationnons longtemps, couchés dans les wagons. Nous partons dans la nuit en direction de Meaux (Seine-et-Marne).

À cinq heures du matin, nous débarquons par une pluie battante à la gare de Trilport. Le cantonnement est situé à Poincy, à deux km de Trilport. Nous couchons à cinq dans une écurie ; le propriétaire, très aimable, met à ma disposition une couchette en fer avec paillasse et matelas. Avec les camarades, nous faisons une bonne omelette au lard. Le beurre est rare, les œufs coûtent quatre francs quatre-vingts centimes la douzaine : l'omelette coûte en œufs quatorze francs quarante. Je fais le vaguemestre à bicyclette, allant porter les correspondances à Trilport ; le paysage est d'une beauté incomparable ; la Marne sombre est lente, tachée de grandes plaques de nénuphars aux larges feuilles vertes aux feuilles roses, de touffes de grands ajoncs ; les rives découpées en dentelures harmonieuses de verdure ; de grands saules pleureurs qui se reflètent.

Entièrement en couleurs argentées dans les eaux silencieuses de la rivière ; des barques à avirons semblent agiter ces ombres et les rendre vivantes. Deux îles jolies, boisées de peupliers, de saules ; des nombreux pêcheurs à la ligne tout le long des rives enlèvent de temps en temps un gardon, une tanche frétilante. Le dimanche, avec un camarade, nous allons nous asseoir sur la berge rafraîchie de la Marne, rêveurs ! Derrière nous, trois chevaux maigres tirent péniblement une moissonneuse-lieuse ; des militaires, des promeneurs regardent curieusement. À deux km, le pont du chemin de fer ligne

de Trilport à Meaux, qui détache ses grandes arches à l'horizon ; une des arches de ce pont fut faite sautée en 1914, à la bataille de la Marne, et reconstruite en 1915, à l'Ouest de Poincy, le canal de l'Ourcq, un des plus anciens canaux français, quoique je n'aie pas vu beaucoup de navigation, durant mon passage aux environs.

Chaque jour, faisant le ravitaillement, je traverse la ville de Meaux. Rien de bien intéressant si ce n'est sa haute cathédrale, avec à l'intérieur ses hautes arcades majestueuses, qui ont entendu les sermons de Bossuet, et qui abrite deux beaux bustes de l'illustre prélat. Les vieux moulins montés sur pilotis avec leurs grandes roues mises en mouvement par le courant de la Marne. Plusieurs grandes places ombragées de grands arbres, décorées de pelouses vertes ; des bancs déposés tout autour pour les promeneurs. Une bombe jetée par un avion boche est tombée sur un hangar, défonçant la toiture, projetant par-ci par-là des équipements militaires. Tout autour, très serrées, les maisons à habitation, dont presque la totalité des vitres ont volé en éclats ; les habitants en furent quittes pour la frayeur. Rien heureusement, seulement des dégâts matériels. Tout de suite, ma pensée se transporte vers ma petite femme chérie ! Vers mes toutes petites fillettes bien aimées !

Je reprends mon service à la section C.V.N. (Construction de Voie Normale). Il fait une chaleur torride, nous faisons un embranchement à la ligne de Meaux/Château-Thierry/Epernay/Reims, celle justement qu'ont coupée les Allemands à Dormans. Cette ligne, probablement pour la défense de Paris, ne servira qu'aux guerres futures ! Heureusement, espérons que la Société des Nations ne sera pas une chimère.

En attendant, nous partons le matin à six heures, avec un bout de boule et une sardine ou un bout de fromage pour casser la croûte sur le chantier. Des équipes font le terrassement, assez facile dans ces champs à terre légère, fortement sablonneuse. Nous traversons des champs d'asperges, de carottes, de pissenlits, d'endives. Des jardiniers nous racontent

la manière de faire, de conserver tout cela dans des caves spéciales ; ensuite, comment livrer les Halles à Paris. Tous ces légumes sont sarclés par des femmes accroupies, marchant sur les genoux, alignées en file indienne, et semblables à de grosses tortues vues dans le lointain, marchant dans leurs travaux à la même allure. À 11h, on nous apporte notre déjeuner, la soupe dans des marmites norvégiennes. Nous nous réfugions dans une ferme voisine, sous une tonnelle, autour d'une table ronde, mangeant notre bœuf fricot, et notre rata de pomme de terre, de riz ou de haricots de dix ans. Grand le camarade de Saint-Eloi-les-Mines (Puy-de-Dôme), me glissant à l'oreille : « Tu sais, notre camarade Jean a fait l'heureuse rencontre d'une cousine ? » Nous allons faire sa connaissance puisque notre Breton de Bretagne, bien entendu, lui a acheté de la belle chicorée. Le camarade Jean Lesaux, c'est son nom, entendant son nom, nous regarde tous de ses petits yeux bleus très fins. Elle est belle la salade, et pas chère, vous comprenez qu'a son cousin, et puis c'est une bonne femme surtout, oh ! une des plus belles femmes de France...Du coup, nous éclatons tous de rire, sauf Jean, qui lui, est très sérieux. Mais voilà la beauté, avec un corsage tout rapiécé, une jupe avec franges d'usure, et en plus une femme enceinte de sept ou huit mois au moins. Nous étions obligés de nous pincer les uns les autres pour ne pas éclater. Nous sûmes plus tard que notre ami allait rendre visite de temps en temps à sa cousine. Le soir en rentrant, avec mon camarade Paul Guion, nous allions prendre un bain dans le canal, plus souvent dans la Marne, qui est très large à Poincy, et nous rentrions dîner dans notre magnifique salle à manger, qui était le préau de la maison d'école. L'instituteur avait bien voulu la mettre à notre disposition. Les soirs, avec Guion, nous allions prendre un croquis, soit à Meaux, soit sur les bords de la Marne.

Enfin, l'ordre d'arrêter les travaux arriva : nous avions posé six cents mètres de voie. Nous embarquâmes à la gare de Trilport ; nous resuivions la même ligne en direction du

Nord, nous relongeons la Marne en amont et nous vîmes pour la deuxième fois Dormans. Quelles ruines ! Les vandales étaient passés par là ; les ponts de bateau sur la Marne faits par les Allemands existaient encore : ils avaient dû les repasser en vitesse jusqu'à Château-Thierry ! Tous les villages bordant la Marne ont subi le même sort : destructions systématiques, affreuses. Nous arrivons à Epernay, qui déjà commence à subir le sort de nos malheureuses villes martyres, qui heureusement ne fut point foulée par les barbares, quoique la gare, les environs fussent affreusement démolis par le bombardement jusqu'aux magasins Mercier, qui furent percés par les obus ennemis. Nous revenions à nos anciens travaux de la montagne de Reims ; nous remontâmes nos baraques dans les bois de Germaine, au milieu de beaux chênes séculaires, tout près du tunnel de Germaine à Rilly-la-Montagne.

Je revenais en pays connu puisqu'il y avait seulement trois mois que nous avions quitté ces parages. On y remarquait encore de forts emplacements de troupes, de chevaux, aux piétinements de terrain, aux écorchures des arbres, aux canias ressemblant peut-être aux mêmes huttes qui s'élevaient jadis peut-être aux mêmes emplacements, en des temps primitifs !

Une espèce de désordre immense dans la forêt où l'on remarquera encore des vestiges dans des siècles éloignés ; Civilisation des hommes... Continuation de Caïn et Abel !
À quand la réalité du morceau :

*Tous les hommes aujourd'hui sont des frères
Ils se partagent en tous points leurs malheurs
Plus de canons, de fusils, ni de guerre
Tout disparut au souffle du bonheur.*

Hélas, vision céleste qui n'arrivera pas : car du plus simple au plus orgueilleux, du plus faible au plus grand, nous avons tous notre égoïsme personnel, pensant premièrement et souvent uniquement à soi. Quand la machine humaine sera-t-elle mise au point précis où chacun en un véritable unisson mettra sa force, sa bonté entières au service de l'hu-

manité pour le bonheur de son frère, aspirant ainsi, contribuant par sa volonté, par son obole, à un édifice social idéal, à un juste milieu, à une humanité heureuse réellement ?

Dans ma section, nous ne travaillons pas le dimanche : c'est le repos hebdomadaire. On l'avait les uns employé à laver nos linges ; les autres, en excursion aux environs sur la montagne : Au sommet de la montagne se trouve le chemin des sommets qu'on appelle ainsi parce qu'il passe par tous les points culminants de la forêt. De là, on apercevait très loin la ville de Reims, sa cathédrale se détachant sur l'horizon avec une grande netteté. Nous savions les boches à quelques centaines de mètres de la ville, nous voyions les éclairs de nos batteries cachées dans les décombres de la ville même ; nous voyions aussi la fumée, la poussière produites par l'éclatement des obus ennemis.

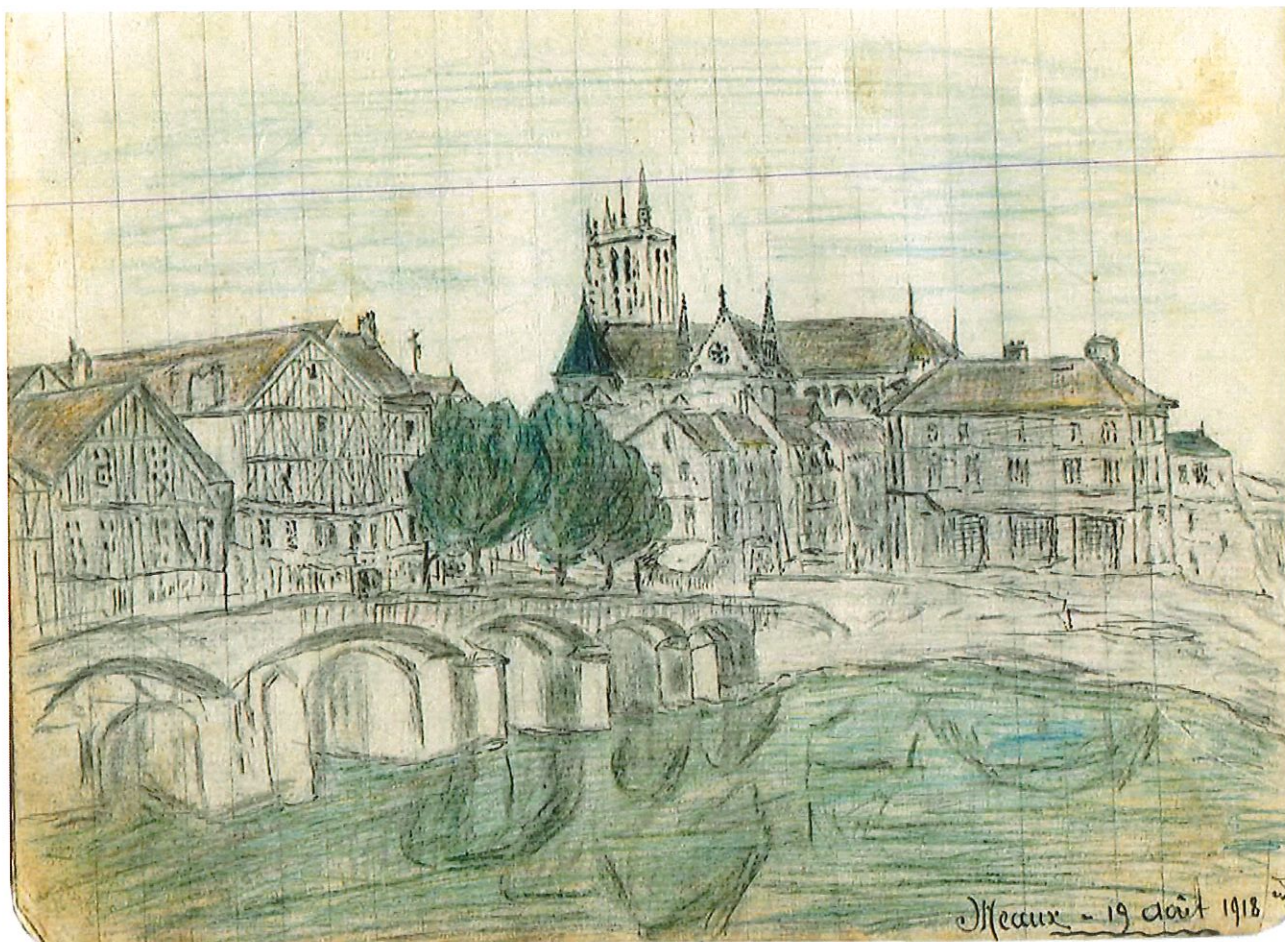
Un dimanche, avec le camarade Guion, nous visitâmes tout le versant Nord-Est de la montagne : très belle vue une fois à vos pieds l'immense plaine rayée de nombreuses routes blanches, qui se dirigent toutes vers Reims. Dans le lointain, le fameux massif du Montivilliers ; à gauche de la ville, paraissant presque sur la même ligne, de notre côté, longeant les pieds de la montagne, de nombreux et riants villages : Verzy, Ludres, Ghigny-les-Roses, Rilly-la-Montagne. Ils sont excessivement bien construits : presque toutes les maisons sont de petites villas. Ce qui prouve de l'aisance et de la richesse du pays. En effet, c'est la Champagne riche, couverte de beaux vignobles. Nous suivions avec mon camarade la route qui relie entre eux tous ces villages que nous visitions en particulier. Dans les uns, on rencontrait encore des habitants ; dans d'autres tels que Rilly-la-Montagne, dont un quartier est tout brûlé, il n'y avait personne : tous déserts. On avait renvoyé les habitants. Aussi, nous crûmes remarquer le pillage : on voyait les armoires ouvertes, les bibliothèques éparses sur les planchers ! De même, plus tard, dans un village, je lus sur une pancarte : « Respectez les quelques débris qui restent, le

propriétaire est rentré ! ». Presque partout : le vandalisme ! Où sont-ils, les soldats du droit ? Aussitôt ayant un uniforme, ils se croient tout permis, et peut-être une mauvaise action ne va-t-elle des fois leur paraître autrement à leurs consciences engourdies. Heureux sont ceux qui n'ont vu ces désordres, ces ruines obligées forcément de par la guerre.

J'avais mon frère Gilbert au 23^e régiment d'infanterie coloniale ; à partir du 15 juillet, plus de nouvelles. Je savais que c'était le 22^e de la même armée qui avait repris le fort de la Pompelle aux Allemands : à peu de choses près à cette date, je trouvais des soldats du 23^e qui me dirent qu'il avait été blessé et évacué à l'intérieur. C'était étonnant. Sans nouvelles, quand ma famille reçut son avis de décès et la citation suivante : « Soldat d'élite toujours volontaire pour les actions périlleuses, et tombé grièvement blessé en se portant à l'attaque d'une mitrailleuse allemande le 23 juillet 1918, mort des suites de sa blessure à l'hôpital le 24 juillet 1918. » J'appris par ses camarades que je rencontrais à Ghigny que mon frère reposait à Louvois avec beaucoup d'autres : ils sont environ 600 dans le parc de Louvois, la plupart sont des coloniaux. Mon frère resta environ vingt heures sur le terrain sans être ramassé, avec une jambe fracturée par une balle explosive...

Beaucoup d'histoires, beaucoup d'évènements, beaucoup de dessous qu'on ne connaîtra jamais heureusement. Que de malheureux sacrifiés qui n'ont servi à rien, si ce n'est à flatter un égoïsme particulier, ce particulier étant un peu plus haut placé que tous ces malheureux sacrifiés à leur ambition... Napoléon, qui fut un grand ambitieux, sut ainsi griser ses soldats par ses actes, par ses paroles : que servit-il à l'humanité ? À la faire souffrir affreusement.

Je partis à la recherche de la tombe de mon frère. Je la trouvais dans le parc du Château de Louvois, à l'ombrage d'un petit taillis de sapins, de bouleaux, d'érables.



Meaux - 19 août 1918

Un camarade bon dessinateur m'enleva le dessin, souvenir pour sa femme, pour son petit Roger (5 ans). J'appris que tous ces pauvres petits coloniaux étaient ensevelis sans bière : ne sont-ils pas cependant les principaux champions du sacrifice, de l'abnégation ? Si les Allemands n'ont pu prendre la ville de Reims qu'ils convoitaient tant, ce sont les coloniaux qui en étaient les principaux défenseurs aux fortes attaques de 1918, et la pauvre ville en conservera les traces durant toute son existence, car elles sont impossibles à faire disparaître complètement.

Chaque jour, dans nos baraquements, nous avions la visite des (Gothas) boches, parfaitement reconnaissables à leur vout... vout irréguliers, et quelques minutes plus tard... À des explosions formidables : Boum !...Boum ! Et à de plus petites ou plus éloignées. Mais chaque soir, sans en laisser un seul, nous avions cette musique : c'était notre sonnerie ! Extinction de feux que nos hommes et nous-mêmes connaissions bien. Les Boches savaient très bien qu'on faisait des travaux d'A.L.G.P. sur la montagne. Ils savaient aussi qu'il y avait des trains de munitions garés derrière la montagne puisqu'en juillet, ils en avaient fait sauter un tout près ; leurs avions avaient aussi repéré un dépôt de munitions tout près de la gare de Germaine dont nous n'étions pas loin. Pour monter les canons, les munitions sur la montagne, il existait juste un plan incliné activé par un treuil à vapeur, ce qui fit même je crois que l'on n'avait jamais osé mettre des pièces de grande valeur sur la montagne, car le treuil coupé, ces pièces auraient été immobilisées. Affaire d'inventeurs, de négociants peu scrupuleux, dont nous étions entourés et qui ont fait fortune, vont même jusqu'à promener leur bedaine au beau soleil tandis que tant de braves donnent leur dernier sommeil !

Pauvre petit paysan de France, tu n'as que le grand réconfort du sublime devoir accompli devant Dieu, devant les hommes, imprégnés de mélancoliques impressions en voyant jeter à foison un flot de décorations de toutes nuances, de toutes couleurs à une bande de « maquignons » chamarrés et rapaces, qui tout en se pavanant grugent, et par des moyens plus ou moins licites, se sont enrichis de la sueur des pères, du sang des fils et des larmes des mères.

Nous étions en septembre, la saison des vendanges : pauvres vignes de Champagne, encombrées de piquets, de ronces artificielles en fils barbelés épars et jetés de tous les côtés ! La plupart de ces vignes n'étaient même pas taillées, les sarments longs et avec des raisins souffreteux ; par-ci

par-là quelques arpents mieux soignés, les mères et les sœurs des mobilisés ayant mis la main à l'ouvrage pendant que les Poilus la mettaient aussi là-bas en face sur le front... Toutes ces vignes sont très visibles du front allemand, ce qui n'empêche pas les quelques habitants restés au foyer d'aller y travailler, se créant ainsi une modeste ressource. Les femmes qui travaillent ainsi dans les vignes n'ont pour la plupart qu'un



Taille de la vigne dans les fils barbelés en Champagne.

fichu ou un mouchoir de couleur leur enserrant les cheveux ; elles ont également le teint hâlé par le soleil, comme tous les travailleurs des champs. Le raisin de Champagne n'est pas très bon à manger. Le vin blanc même de ces pays, avant de subir les préparations des gros commerçants de Reims, d'Épernay, d'Aÿ, de Châlons-sur-Marne, sont aigrelés. On ne dirait pas qu'on fait avec ce vin le Champagne !

Nous reçûmes l'ordre d'arrêter les travaux à Germaine : les Allemands battaient en retraite après être venus à quatre cents mètres de Reims, à six km d'Épernay, qui est au Sud de Reims. Nous démontions les épis de Germaines : on appelle ainsi les lignes de voies normales courbes sur lesquelles tirent les grosses pièces de marine, dites dans cette guerre A.L.G.P: Artillerie Lourde à Grosse Puissance. On devinait aisément le commencement de la fin, signée de bon augure. Aussi, à certains officiers un peu grossiers, je pris le vif plaisir de lui faire remarquer qu'il pouvait désormais parler un peu plus poliment, car bientôt nous échangerions notre costume de guerre (et par cela un peu d'esclavage) par un costume de paix. Mais hélas, combien manquent à cette aurore, joyeuse dans le grand deuil. Nous avons une envie folle, moi et mon camarade Guion, de pousser jusqu'à Reims, dont nous voyions dans le lointain, à environ vingt km à l'horizon la cathédrale massive. Quel est celui qui comme nous n'aurait pas eu cette envie ? Mais comment obtenir un laissez-passer, surtout pour Reims !

Nous en étions à ces réflexions quand l'ordre arriva : on réparait la ligne de Rilly-la-Montagne/Reims. Nous allions cantonner dans Reims même ! Nous partîmes le lendemain, surexcités mais heureux : nous allions cantonner rue Danton, quartier du pont Huet. Nous rejoignîmes notre poste en camion-autos. Quelle impression en rentrant par la porte de Paris : ces bâtiments qui vus du lointain ne sont que des décombres divers : un amas de poutres brisées, de pierres cassées, des chaises, des voitures, des meubles, des lits, le

tout en un chaos indescriptible ! Quelle impression ! Dans la suite, j'ai vu les propriétaires en contemplation devant ces ruines, le cœur serré, d'une émotion sans pareille : notre pauvre ville, dans quel état ! Elle n'est pas réparable ! Et notre pauvre cathédrale ! Chacun après sa maison avait sa pensée pour le monument. L'orgueil des Rémois et de la France entière s'exprimait là. On a préservé les bas-reliefs, mais hélas, quels dégâts ! On ne peut rentrer dedans, c'est très dangereux.

Nous cantonnions dans une grande maison isolée, dont le rez-de-chaussée n'était pas complètement démoli. Notre chambre à coucher était assez propre ; nous couchions dans de petits lits de Poilus faits avec deux chevalets et une bâche, espèce de hamac dans lequel nous nous trouvions bien. Cette maison se trouvait tout contre le pont du chemin de fer, au-dessus des voies : toutes les nuits, nous nous endormions aux bruissements des bouteilles de Champagne que les maraudeurs emportaient à pleins sacs des fameuses caves (Mumm).

* *
* *

Discours sur la tombe de Santarel Guillaume, réinhumé dans le cimetière de Margerides :

*Aux noms des anciens combattants de la Grande Guerre,
Mes chers amis, mes chers enfants,*

*Je me fais un devoir de me découvrir sur cette fosse, pour saluer
l'héroïque dépouille de Guillaume Santarel !*

*Issu d'une famille respectable, dont il était l'aîné des fils, presque
de mon âge quoique plus jeune, il était mon ami, et l'ami de tous
ceux qui le connaissaient. D'un caractère doux et loyal, serviable jusqu'à
l'abnégation, n'est-il pas mort de cette mort sublime dont sont morts
tant des nôtres ? Mais il faisait partie de ces phalanges héroïques
entre toutes, composées en grosse majorité de ces petits Poilus inconnus,*

les Pionniers de la Terre. Oui, sans conteste, ce sont eux, les habitués aux durs travaux des champs, habitués aux intempéries dès leur jeune âge, qui ont contribué de toutes leurs forces, avec leur simplicité mais aussi leur courage à toute épreuve, à arrêter l'envahisseur.


Et, mes amis, si Guillaume Santarel a été tué aux environs de Reims, interrogez ses frères ici présents, ils vous répondront : « Nous étions à Ypres sous les flots des gaz asphyxiants ; nous étions en Champagne dans les lacs de boue ; nous étions sur le Piave en Italie ; nous étions à Verdun sous les déluges de feu et de fer ; nous étions dans cette effroyable tourmente jusqu'alors inconnue dans les annales de l'Histoire ». Et dire qu'à ce moment il n'avait pas peur serait mentir, car qui peut dépeindre pareil cataclysme sans trembler ? Mais non moins brave que « Bayard », le chevalier sans peur et sans reproche, il regardait venir la mort de face, en pensant aux siens, en pensant à son village, entrevoyant là-bas dans la brume sa petite chaumière, sa petite église au granit séculaire, à côté de laquelle reposent ses aïeux, son père, sa mère. Oh, en effet, comme il doit être doux de reposer de son dernier sommeil avec les siens !

Habitants de Margerides, nous remercions la famille Santarel de nous avoir confié en notre petit cimetière la chère dépouille de leur Guillaume. Il sera ici chez lui, côte à côte avec quelques-uns de ses glorieux amis, morts aussi de la mort des braves.

À nous tous, les survivants, à vous surtout les petits enfants, venez leur rendre visite souvent, et en face de leur petit mausolée... Bannissez de vos cœurs l'égoïsme et l'hypocrisie qui règne bien trop dans notre société. Nos un million cinq cents mille morts vous disent et vous crient : « Souvenez-vous » !

Que nos sacrifices ne soient pas inutiles. Formez cette fraternité française en idéalistes accomplis.

Adieu, au revoir, mon cher ami, mon cher Guillaume Santarel !



François Brillaud





Le Monument de la Liberté (Nancy, 1871)

Photo - Impressiones Kéatou de Nancy



Le Grand Théâtre de Nancy

Photo - Impressiones Kéatou de Nancy



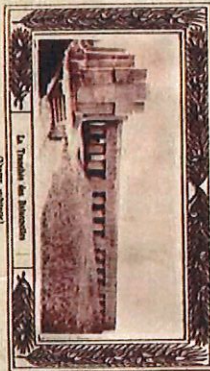
Le Place de Déesse

(G. Ailla, M. Esnot, J. Hauss, 1871)



Place de la Liberté

Photo - Impressiones Kéatou de Nancy



Le Théâtre de Nancy

Photo - Impressiones Kéatou de Nancy



Place de la Liberté

Photo - Impressiones Kéatou de Nancy



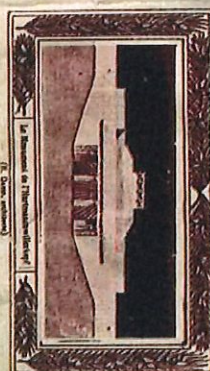
Place de la Liberté

Photo - Impressiones Kéatou de Nancy



Le Place de la Liberté

Photo - Impressiones Kéatou de Nancy



Le Monument de la Liberté

Photo - Impressiones Kéatou de Nancy



Intérieur de la Grand Théâtre de Nancy

(G. Ailla, M. Esnot, J. Hauss, 1871)



Monument de la Liberté

Photo - Impressiones Kéatou de Nancy



Monument de la Liberté

Photo - Impressiones Kéatou de Nancy